Feux-Follets

Feux-Follets

Printemps et Automne

2008

La revue *Feux Follets* est un projet de la section des Études Francophones du département des Langues Modernes de l'Université de Louisiane à Lafayette

Comité éditorial : Théodore Akohoue
Barry Jean Ancelet
Anna Burns
Nadège Dufort
Jaleh Kazemi
Sandrine Joseph
Ikanga Tchomba
May Waggoner

Mise en page : Rachael Williams-Mejri

Photo de la couverture : Sandrine Joseph « J'ai pris cette photo d'un arbre à New Roads en Louisiane 15 février 2007. »

Mise en page de la couverture : Nadège Dufort

Feux Follets
Department of Modern Languages
University of Louisiana at Lafayette
P.O. Box 43331
Lafayette, LA
70504 USA

feux follets

revue de création littéraire

Marie-Genette Baillargeon

La Danse des feux follets

La danse des feux follets sous la pleine lune

Renaissance fulgurante d'un rythme ancien

Sous la toile tendue de mousse espagnol

Sous une nuit étoilée dans les bayous

La danse des feux follets, un pas à deux

Retrouvailles des fines chordes sonores du cœur

Survolant l'eau tiède et fougueuse du désir

Voguant sur la pensée infructueuse

Danse folle de Mardi Gras

Cache-cache de l'esprit à l'affut d'un espace

Quête obscure et lucide du corps

Étincelles tournoyantes dans les yeux

Danse des feux follets sous la pleine lune

Valse éblouissante sur la pointe des étincelles

Rythme nostalgique d'un éclair prolongé

Illusions fugaces sous la nuit étoilée des rêves

Cieux

le ciel salé s'étoile
dans l'eau de ses pupilles dilatées
je lui parle dans un langage
qu'il ne comprend pas

Et pourtant,
volupté de la pierre,
éternité tombée dans un puits
puis le pourra.

la boue de son regard se trouble
quand j'idéalise le monde
il contemple des horizons qui me vagabondent

Et pourtant,
calme du blé couché sous la faux,
vent ensoleillé où chantent les épis ;
la marée feuillue cerne notre église.

Caféine

Caféine tes yeux que je bois a pleines gorgées
Distants tes cieux enneigés de mystère
Lointains rejets de mes entrailles glacées
Seules lumières sur ma soli-terre

Tu ignores ces mots que tu ne pourrais lire
Ce que mes lèvres étrangères n'osent te dire
Ces moments que je sirote ces nuages de crème
Amarrée à ta bouche instants volés sucrés

Olivier Chatelain

Acadiana de mon Cœur

L'acadie, c'est bien au nord des Etats-Unis. Mais celle que j'aime est en Louisiane. Elle est au sud ouest, dans un pays entouré de marécages, de bayous, et sur le golfe du Mexique de marches. J'y suis arrivé une nuit, après avoir roulé sans dormir pendant trois jours. Ma voiture, une Pontiac T1000, reflet décadent de l'ingénierie automobile américaine des années quatre-vingts, fuyait de partout. A chaque plein d'essence, j'ajoutais un litre d'huile, du liquide de frein, du liquide de transmission, de l'eau au radiateur et de l'air dans les vieux pneus poreux. Il faut dire que je l'avais payé $100, acheté en Pennsylvanie à la concession Saab/Volvo du généreux père de mon ex-blonde. Mais le petit char tenait bon. Pennsylvanie, Maryland, Virginie, Tennessee, Géorgie, Alabama, Mississippi. En passant du Mississippi en Louisiane, j'étais passé de la forêt noire aux marées poitevins. Plein sud, j'atteignais l'autoroute 10 qui traverse la Louisiane d'est en ouest. Ma première impression était étrange, pas une voiture sur l'autoroute. Par contre de la pluie et du vent qui rendait la visibilité difficile. Sur le pont de la highway qui enjambe le bassin de l'Atchafalaya entre Bâton Rouge et Lafayette, je me suis fait dépasser par un convoi de camions orange, rien d'autre. Un peu plus loin j'ai du m'arrêter pour voir comment contourner un arbre tombé sur la route. Tout ça, sous la pluie et dans le vent. Lafayette était ma destination. Après une année passée en Nouvelle Angleterre, à me faire rappeler poliment ou pas que j'étais un immigré, j'avais décidé d'aller vivre chez mes cousins de la Louisiane. Henderson, Breaux Bridge, Carencro, University Avenue. Enfin, ma sortie, et quelle sortie ! Comme les précédentes, plus de panneaux lumineux, de signes publicitaires, la dévastation complète. Tout avait été cassé par l'ouragan Andrew, mais pas mon cœur, j'étais enfin arrivé au pays Cadien.

Après avoir roulé, roulé, roulé, je pouvais enfin laisser les bons temps rouler.

Le Tigre et la Panthère

Un été à onze ans

En ouvrant les vieux volets de bois, le soleil m'avait aveuglé. Dans les champs, les fermiers s'affairaient déjà aux moissons. Le soleil me chauffait le visage et l'odeur de la paille coupée envahissait la chambre. Mon cousin Fréderic venait de descendre furieux se plaindre auprès de sa Grand mère. Chaque été, le cousin Fred venait en vacances chez Tante Reine. La maison était nichée au bout d'un petit chemin trop étroit pour laisser se croiser deux voitures. De grandes haies formaient un rempart qui protégeait cette ile de sérénité. Avec le cousin Fred qui venait de la ville, c'était la saison de la liberté et des quatre cents coups. Frédéric était grand amateurs de pétards et feux d'artifice en tout genres. Toute la journée nous courrions dans la campagne, visitant les vieux forts, les souterrains ou les fermes des voisins. Livrés à nous même, nous inventions mille histoires, et mondes imaginaires. La chambre ou nous dormions était meublée d'un immense lit très haut recouvert d'un édredon de duvet d'oie, d'un gros buffet et à coté du lit, les tables de nuit avec leurs compartiments pour le pot de chambre. Le pot de chambre était posé à coté du lit et avait usage la nuit pour ne pas avoir à sortir au bécosses. La lumière, s'allumait par un bouton poussoir pendu à un fil électrique qui descendait le long du mur et s'arrêtait au dessus de nos têtes sur le montant du lit. Un de nos jeux favoris consistait à faire balancer l'interrupteur comme un pendule et de le faire atterrir dans le montant du lit au milieu de la nuit, pour réveiller la maisonnée par un grand bruit sourd. Le cousin Fred avait mis au point un autre jeu, c'était l'envoie d'une fusée a partir du chassis de fenêtre et toujours au milieu de la nuit. La fusée décolle, et pétarade dans le ciel, il referme le volet, la fenêtre et se recouche. Nous faisons croire à un sommeil profond. Tante Reine entre dans la chambre et demande qui a lancé la fusée. Nous faisons semblant d'être réveillée par sa question,

mais la chambre est remplie d'un nuage de fumée. Après bien des remontrances, nous décidons d'abandonner les lancements de fusées de la chambre. Le brasseur passait toutes les semaines avec son vieux camion et descendait les caisses de bière et de limonade à la cave. Notre boisson favorite était la limonade, elle était légèrement acidulée et toujours fraiche à la température de la cave. La bouteille avait un bouchon en céramique avec une rondelle en caoutchouc rouge d'étanchéité et un système métallique à bascule. Nous en faisions grande consommation et un concours de rots avait été mis au point : Boire le plus de verre possible et sortir en courant dehors pour faire la phrase la plus longue en rots.

Un matin, le cousin Fred et moi décidons que le lit est une falaise surplombant la jungle d'un pays lointain et sur les cotés du lit un précipice. Fred est le tigre et moi la panthère noire. Le combat des fauves s'engage sur la falaise. Tout à coup le tigre tombe dans le précipice. J'entends un bruit fracassant et éclaboussant suivi des jurons de charretier du cousin Fred. Je me penche du haut de la falaise, il est assis par terre la tête ruisselante. Il vient de tomber tête première dans le pot de chambre du matin. Il me dit qu'il va attraper des poux et descend furieux raconter sa mésaventure à Tante Reine. J'entends peu après des éclats de rires venant du rez-de-chaussée. Suivi un peu plus tard par le moteur des deux chevaux de Tante Reine qui quitte la maison. Ce matin là, Tante Reine fera rire tout le village avec cette histoire, en commençant par le boulanger, ensuite le boucher, puis l'épicier et enfin ma mère lors de la pause café rituelle de chaque matins.

J'avais onze ans, ces souvenirs respirent encore comme ci c'était hier. Pourtant, Tante Reine est morte depuis longtemps, la maison à été vendue et la rue s'est élargie pour laisser passer les engins qui ont transformé ce paradis perdu en zone pavillonnaire avec supermarché. C'est ça, je crois, qu'on appelle le progrès.

Les yeux du cœur

Le camion cahote sur l'autoroute. On dirait presque un train, Tac Tac, Tac Tac, Tac Tac. En passant d'une plaque de béton à l'autre on a l'impression de passer des rails.

Dans le noir, je vois ces yeux qui sont la vie. La nuit laisse paraitre au loin les flammes des cheminées d'évacuation des raffineries de pétrole.

En passant le Mississippi, l'éclairage intense des usines donne une vision cristallisante de la réalité. Mon voisin dort à moitié, les yeux entre ouverts, sa tête danse au rythme de la route. De temps en temps, il balbutie quelques mots en créole, je crois qu'il a pris un tranquillisant. Il est high. Au moins il arrivera à destination sans se poser de questions.

Ça fait des heures que l'on roule. Pour aller où ? Dans le cul du monde. Là ou tout est laid. Là où ça pue. Pourtant… le nom m'avait inspiré, mais en arrivant, il n'y avait pas de gondoles, et les masques de la comédia del arte, c'était nos gueules fatigués. Heureusement, la nature, là où elle avait été épargnée par l'ogre noir et gluant appelait encore en moi, la part romantique de mon humanité. Qu'est-ce que je fous là ? Moi qui croyais que l'esclavage avait été aboli, je me trouve dans une réalité bien étrange.

Ici, pas la peine de penser. Le cerveau au repos, il faut maintenant que je fasse travailler le corps.

Comme des forçats abrutis, sortant de leurs cellules, en silence nous passons du camion au bateau. Le soleil se lève sur les marches, le bruit des moteurs résonne dans ma tête. Si elle explosait ? Ce serait peut-être mieux ? Mais non, il y a ces yeux, qui me rattachent à la réalité ! Seulement, va savoir quand je les reverrai… ces yeux qui me font vivre.

Sandrine Joseph

L'échec d'Eros

Du haut de l'Olympe, ne sachant plus que faire afin de tuer l'ennui, Zeus le grand les avait réunis et tenu conseil. Ils avaient longtemps discuté et en étaient arrivés à la conclusion qu'il serait intéressant de mettre à l'épreuve les pouvoirs de l'un d'entre eux : Il fut alors décidé que ce serait le Dieu de l'Amour qui serait le cobaye, car débutant.

Eros, les dieux avaient ainsi décidé : Las d'observer les malheureux mortels dont la vie était hélas, sans fards, maussade et insipide ; ce cher Zeus s'était penché sur le cas de deux amoureux qui, de son avis, se démarquaient de ceux ô combien fourmillants et grouillants de la plèbe.

Ces derniers semblaient s'aimer d'un amour sincère et profond mais se disputaient pourtant souvent pour des peccadilles, et avaient du mal à exprimer par des mots simples les sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Elle avait un rire cristallin, lumineux comme un rayon de soleil et lui un regard de braise, la dévorant du feu de son amour. La mission d'Eros était de rendre leur entente parfaite ; divinement exquise et incomparable -tout a l'image de la perfection des Dieux- et leurs amours impérissables et immuables. Pour ce faire, il avait une année en calendrier humain. S'il échouait, il serait condamné à rejoindre Héphaïstos au pays des ténèbres, et qui sait, peut-être trouverait-il là une ou deux âmes à lier d'amour. L'affaire n'était pas simple et le défi se révélait intéressant. Ayant pris connaissance du sujet à traiter, il se mit à la tâche avec foi, conscience et confiance en ses capacités à damner les âmes en matière de dévouement passionnel et amoureux. Il décida d'insuffler à l'homme, au delà de la simple passion charnelle ; la fibre poétique afin d'augmenter son pouvoir de séduction auprès de sa belle. L'homme s'adonna donc passionnément à l'écriture et se mit à transcrire son inspiration qu'il attribuait à sa seule muse, la femme qui était sa compagne. Sa première missive à l'égard de sa moitié fut cette dernière :

"Mon amour,

Ce mot ne reviendra pas souvent par peur de provoquer moi-même sa profanation déjà trop assurée par d'autres lèvres et d'autres esprits. Je t'envoie toutes les balises qui te permettront de remonter le cours de ce qui pourrait être notre passion et notre ruse, aller jusqu'à la source, prendre le cœur en amont, aux premières lettres tels aux premiers sens. Et, attendu que j'ignorerai tous tes arguments, de quelque taille qu'ils soient, qui iront à l'encontre de mon travail de tête j'attends argumentation. Enfin ci-gît un volcan de baisers en éruption sur toutes tes lèvres."

Bien d'autres suivirent pour le plus grand plaisir de la muse qui s'amusait de cet aspect épistolaire que prenait une relation qu'elle vivait avec plénitude et quiétude. Elle aimait cette idée et se contentait de combler davantage d'amour celui qui illuminait ses jours et ses nuits en soulevant le léger voile de colère qui aurait pu assombrir dorénavant leur union, pour un oui ou pour un non.

Il se prit même à transformer en chant ses inspirations. Il demandait alors à sa dulcinée de l'accompagner en fredonnant, quand après une dure journée de labeur, ils devaient encore faire les emplettes qui permettaient au couple de subvenir aux nécessités quotidiennes :

« Toi t'as les sabots
Et moi le fardeau
On monte ensemble

Le hur(l)ement des chiens
Nous main dans la main
On se ressemble

Sous le temps pluvieux
On aime être à deux
C'est bien ensemble

Le temps n'est pas beau
Mais (l)e cœur n'est pas gros
On reste ensemble »

La mie décida alors qu'il faudrait qu'elle pense à répondre à cette logorrhée verbale, qui, il fallait le reconnaître au bout de bientôt six mois, commençait un peu à la fatiguer car ne transpirant plus ; selon elle, autant l'honnêteté de son homme. Elle commençait à douter d'elle-même et de son amour pour ce valeureux et prolixe compagnon :

« Ce désir empire qui m'étreint
Sans doute est-il démesuré
Et difficile d'y résister
Raison, sentiment, à quel saint ?
Quand frémissent épidermes, neurones
Faillible est ce corps qui se donne
Délicat l'esprit tourmenté
Pourfendre : enfer, vice ou vertu ?
Alors que l'on se voudrait aux nues
Quand se fait empressé l'aimé »

Tout alla pour le mieux pendant au moins six premiers mois. Eros développa grandement la fibre artistique de la belle qui se mit à peindre et à dessiner, pour matérialiser les moment forts d'inséparables tels des oiseaux sur une branche. Elle se prit à décorer la demeure du couple afin de faire flamboyer ce foyer des braises de la passion.

Cependant, détourné de ses activités par diverses belles, mandatées par Zeus, Eros perdit quelque peu le fil de l'histoire de ces mortels qu'il jugeait fades et sans intérêt, motivé qu'il était par ses propres siens. La ravissante nymphe Daphné s'appliquait entre autre d'ailleurs, à le détourner de sa mission. Il dut aussi rendre un énorme service à Aphrodite qui voulait que Médée s'intéresse à Jason. Il convoitait la boule d'or de Zeus et, dans la mesure où c'était Aphrodite qui la possédait, il lui était nécessaire de lui procurer l'objet de ses désirs afin que lui, puisse obtenir cette fascinante boule. Il voulait gagner les concours de chants de beauté auxquels il se présentait, etc. Il fut donc distrait, très distrait.... Trop distrait. Il obtint la boule, certes, mais perdit Daphné qui fut changée en laurier. Ses amours ne brillaient pas, qu'elles soient males ou femelles et il en oublia sa mission. Gaïa lui rappela, à toutes fins utiles que son incapacité à rester stoïque et concentré à une seule tache et personne, risquait de lui coûter sa place et sa renommée sur l'Olympe. Il se remit donc en selle sur son griffon, arc et flèche en mains, décidé à triompher et redoubla donc d'efforts provoquant ainsi un regain de passion et d'amour au sein du couple. La femme, qui s'était aperçu des changements de comportement de son compagnon n'en fut que plus heureuse de retrouver son amoureux, et ce dernier traduisait leur passion revigorée en ces termes :

« Je me sens tendre vers toi comme si tu brûlais mon sang. Comment saurait-il mentir lui, ce cœur qui ne demande qu'à battre et être porter à chaud. Il suffit de labourer tous les vestiges de mes vertiges pour que je sois tout à fait à vous ma belle dame, nonobstant que la noblesse soit déficitaire à l'échelle de valeur sensuelles, plus profondément votre.... »

Et, elle, éperdue de bonheur et finalement aidée par Eros qui tenait à supplanter ses détracteurs lui rendait réponse de la sorte :

« Comment te dire les mots
Envahis par les flots
Assaillis par les maux
Déroutés sur le dos
Mais....
Turgescence apaisée
Satiété
Cavité refermée
Satiété
Petite mort ?
Oh ! Encore ! »

Torride plus que jamais était leur union. Zeus, à la contrariété et la colère faciles, décida donc de corser l'affaire qui s'avérait finalement trop aisée à son goût. La femme n'en pouvait plus de l'alternance : logorrhée, amour versus silence, haine de son compagnon. La relation finalement s'avérait pire et voire en dents de scies avec l'intervention de Eros qui était sensé l'améliorer et faire en sorte qu'elle soit au delà de la perfection. Les Dieux sont jaloux, et ne veulent pas que les humains soient heureux, même mortels, tout le monde le sait. Car bien entendu, ne se doutant nullement des caprices des Dieux à l' encontre de leur couple. Elle pensait que les fluctuations de son couple n'étaient dues qu'à la mésentente et l'incompréhension de leurs deux êtres. Malheureusement pour Eros, il se laissa gagner par les douces naïades et leurs charmes en presque fin d'année. L'homme devint alors irascible, égoïste et désintéressé. Sa femme quant à elle finit par être dépressive. Désemparée, ne comprenant plus la tournure que prenait leur relation à l'approche des fêtes de fin d'année. Elle se résolut à prendre une décision irrévocable quand bien même son amour intense pour son compagnon devait en pâtir. Sa missive fut brève et concise :

« Telle une fleur au seuil de l'hiver
Apeurée par l'envers
Je me recroqueville
Afin que puisse renaître
L'osmose de nos deux êtres
Pour que le soleil brille
Mais toi dis moi
Que veux-tu que je lui dise ?
De peur que l'on ne s'enlise
Mon cœur é(t) moi
Ne sachant plus que faire
Effrayés, en déroute
Assaillis par le doute
Préfèrent alors se taire. »

Et, l'homme, comme de bien entendu, n'y répondit pas car Eros, trop occupé à festoyer avec ses naïades, faisait qu'il reste coi et même davantage, face aux attentes de sa compagne. Quand Eros se réveilla le lundi, grisé par ses ripailles de la semaine de fin d'année. Il était trop tard. Il avait échoué. Non seulement il n'avait pas aidé le couple à s'aimer davantage mais sa négligence avait fait en sorte que leur relation se dégrade à tel point qu'ils ne parvenaient même plus à se parler, se supporter. Eros fut convoqué par le Conseil et du reconnaître son échec. Il fut foudroyé par Zeus par un éclair qui l'envoya rejoindre Héphaïstos au royaume de l'ombre où ce dernier l'attendait avec un nouveau défi.

Mensonges

Le mécénat amène le vice.
Entre lui et moi elle se glisse.
Sans appel l'horrible grimelle,
Toujours le garder sous son aile,
C'est son machiavélique dessein.
Et lui, hypocrite on ne peut plus,
L'aide à parvenir à ses fins.
Et pense ses serments pleins de glue,
Ses ébats, son histoire fétide,
M'enliser, amener le vide.

A Mr Ro : Le Saintois de Terre de bas.

Horrible céphalée
Angoissante traversée,
N'était-ce qu'un feu de paille,
Qui remua mes entrailles ?
Doux moments langoureux,
Loin sont les jours heureux.
Embras(s)és furent nos corps.
Petits feux, petite mort…
Que ces naissants prémices, oh jamais ne finissent.

DJEMILA

Je m'appelle Djemila.
Dans la ville de bronze
Et de pierre
Je cherche mon étoile.
Derrière les remparts
La rumeur ancestrale
De la tribu
Fait battre mon cœur
Encore plus fort,
Encore plus loin !
Je vois les ombres
Altières des guerriers
Danser sur les murs
De la ville en flamme !
A mes rêves fantastiques
J'accroche des rimes
Enigmatiques
Et je dessine
Sans fin
Le bleu indécis
Des tatouages
Sur le front béni
Des nomades !
Un souffle magique
Effleure alors
Ma peau brune,
Puis allume
Dans mes prunelles
Des orages mystiques
Tandis qu'une lune
Nouvelle
Eclaire l'horizon.

« Djemila », Extrait de *La corde d'argent*.

GEANT

La lumière jaillira de l'arbre,
De la sève d'un songe,
De la métamorphose immobile
D'un fruit sur la branche.
Tu seras l'ombre et le vent,
Le ciel et la terre,
L'ultime élan,
Le visage premier !

Extrait de *La corde d'argent*.

EXIL

Saurai-je un jour
Où s'en vont
Tes regards
Sans lumière
Quand tes beaux yeux
Tels deux pierres de lune
Cessent de briller ?
Vers quelle nuit,
Quel abîme,
Les cœurs des malheureux
S'enfuient-ils
Sans qu'on puisse
Les retenir ?
Soleils chavirés,
Saisons naufragées,
Il me semble
Que le vol des oiseaux
Serait plus gracieux
Sous un ciel
Moins dur !

Extrait de *La corde d'argent*.

A mots ouverts

Un sourire large et tendre lui sortait des yeux et l'enveloppait d'un nuage de paillettes bleues. Des yeux à l'écoute.

Elle était la chance sur un million, une pommette un rien plus basse que l'autre, quelques cicatrices peu visibles qu'il aimait. Ils ne savaient qui remercier, ne croyant guère au ciel. Mais c'était un alléluia qui lui montait aux lèvres quand le passé remontait à la surface.

Lui venait parfois à l'esprit que le canon avait voulu empêcher la colère des mots de jaillir de sa bouche. « Avale-les, tes mots ! », lui avait dit la gerbe de feu.

Elle avait été empêchée de mots pendant des mois. Réduite au silence, nouvel alphabet de larmes.

Sa mère, ironie - combien de fois lui a-t-elle dit : « Veux-tu te taire ! » dans son enfance - assise au pied du lit, lui fait répéter des sons, expulser des consonnes rébarbatives. Les « t » récalcitrants, une petite tasse de thé, les « b » qui moutonnent « une bonne bouteille de Bourgogne », il faut qu'ils passent la barrière de ses lèvres éclatées.

Et lui, parole écriture entremêlés, entrelacs de souffle et de plume, tout est allégresse.

La parole revient, petit à petit, elle passe l'horizon des lèvres, elle s'envole, libre comme l'air qui la porte.

Un air de liberté…

Maternelle

J'ai de vifs souvenirs de ce premier jour d'école, jour de mes trois ans. Peut-être ce jour anniversaire a-t-il contribué à l'acquisition de ce souvenir précoce…

C'est à la Maternelle Paul Bert, située dans la rue du même nom que je suis entrée.
L'école, j'ai tout de suite adoré ! Cette journée, placée sous le signe des contrastes a marqué ma vie à tout jamais. Une véritable fête des *sens*…

Le cadre déjà : chez nous, ma mère veille à la parfaite organisation des objets dans la maison en véritable fée du logis. C'est propre, admirablement rangé, mais terne et sombre.

Dans cette salle de classe, de la couleur partout ! des tables rouges, jaunes, bleues, des meubles à la taille des enfants, de la gaîté, beaucoup de gaîté, des objets partout, un monde tout en couleurs ; beaucoup de lumière aussi, d'immenses baies vitrées, ouvertes sur un jardinet. Le monde est là, baigné de lumière, à portée d'œil.

Les odeurs : Chez nous, ça ne sent rien. C'est propre, à coup sur, un monde définitivement ferme aux microbes. Ferme aussi à la joie. J'imagine aujourd'hui que notre appartement avait une odeur, comme toutes les maisons, mais je n'en ai jamais pris conscience. J'ai découvert l'odeur à l'école. Un festival d'odeurs s'y est jeté à l'assaut de mon nez émoustillé : un spectre éblouissant, odeur de colle blanche, fraîche (déjà attirée par la colle), odeur de papier, tailleurs de crayons, peinture… Mon nez, me semble-t-il est né ce jour-la.

Les activités : pour la première fois de ma vie, on me donne une tâche à accomplir, enfin une tâche

quasi professionnelle. Je la sens d'importance. Réussir, faire du bon travail, c'est à l'évidence ce que cette dame superbe attend de moi : elle s'appelle « maîtresse ». C'est magnifique, encore une fête de couleurs, de formes, des concepts : des gommettes colorées en forme de ronds, carres, triangles. Une mission à accomplir : les coller selon une certaine méthode. Mes petits doigts fébriles s'y attachent. Je réussis, la dame est enchantée. Je souris aux anges.

Et puis il y a les livres ! Ce livre magnifique qu'elle lit, elle en montre les images, belles à faire damner un saint ! Un livre de chansons. Elle chante « A la Claire Fontaine ». Jamais plus jolis mots que « claire et fontaine » ont été associés ! Des gerbes d'eau et de lumière jaillissent du livre : « il y a longtemps que je t'aime, jamais je ne t'oublierai »

Puis il y a la récréation. Je crains de quitter l'île au trésor. Comment me passer de ce Nouveau Monde ? La dame conduit le groupe dans un jardin. C'est tout au moins ce qui paraît à mes yeux d'enfant. L'enfant de la ville que je suis n'a jamais eu l'occasion de gratter la terre. On me laisse faire, j'ai ramassé un petit bâton et creusé sous la treille. Le soleil darde ses rayons au travers de feuilles qui frémissent dans la brise… tout ce doré et ce vert clair éclaboussent ma fouille passionnée.

Jusqu'à présent, seule ma mère a vraiment compté. Son amour m'est donné, je sens vaguement que rien ne pourrait me le retirer… par contre, cette belle dame, si généreuse avec ses dons de gommettes, ses pots de colle, ses peintures, il me faut la remercier, mériter ses sourires.

Aujourd'hui elle est sans visage. Elle était brune aux cheveux lisses, bien coiffée, habillée avec chic, mais surtout elle était auréolée d'un pouvoir magique. Ses doigts généreux dispensaient sans compter couleur, colle, compliments. Elle m'a fait la grâce de voir la petite brunette qui voulait lui faire plaisir. Je n'hésite pas à dater ce désir de réussir à l'école de ce jour primordial.

Cette fierté qui m'emplit ce jour-là et fit éclater sur mon visage la plus grande des joies me fit dire à ma mère venue me chercher à l'école :
« Maman, je veux être « maîtresse » quand je serai grande ! »

Plus tard au CP, un épouvantable pâté sur mon cahier, m'a fait perdre la première place. Mon père a sifflé entre ses dents : « C'est comme ça que tu crois que tu vas être maîtresse ? » Créant dans mon cœur ravagé une angoisse sans précédent.

Plus tard, beaucoup plus tard, d'autres métiers m'ont tentée au gré des centres d'intérêts qui glissaient sans jamais toutefois s'éloigner de mes goûts initiaux : être hôtesse de l'air, pour voyager, parler des langues étrangères, enseigner l'anglais. J'étais aussi inscrite a l'IUT pour un DUT de communication (DUT de documentation en fait !) lorsque j'ai réussi le concours de l'Ecole Normale.

Fin 1992. Dans la fromagerie proche de la place du Marché à Besançon. Je suis occupée à choisir un pot de crème fraîche. De l'autre côté du présentoir, une voix qui vient de loin, de mon année de 6ème se fait entendre. Je fais vivement le tour et me retrouve nez à nez avec Madame Clay, enfin c'est le nom qui était le sien à cette époque. Elle s'exclame « Oh Janet, c'est vous, mais qu'est-ce que vous faites là ? ! » Elle ne se souvenait pas de mon véritable prénom, mais de celui qui avait été le mien pendant ces deux années ou elle avait été mon professeur d'anglais. J'ai donné des nouvelles succinctes, largement édulcorées. Puis elle a demandé si j'avais jamais utilise l'anglais. J'ai dit non, absolument jamais. Elle a répondu : « C'est tellement dommage, vous étiez si douée en langues ! » La boucle me semble presque bouclée. J'ai finalement eu beaucoup de chance… D'une façon puis d'une autre, j'aurai touché à tout ce qui me tenait à cœur. Quel sera mon prochain voyage ? Je ne le sais, mais je suis curieuse… J'attends la surprise ! Les secousses sismiques de ce 17 septembre 1962 n'ont certainement pas fini de se faire sentir !

« Son cœur est tout enrubanné de promesses multicolores à elle faites par son frère de lumière. »

Couleurs

Quand on me demande quelle est ma couleur préférée, je cite toujours le bleu ; j'aime tous les bleus, sauf ceux de l'âme, c'est ce que j'ajoute en riant.

Le bleu de tes yeux, c'est celui de la mer. J'ai une photo de toi sur laquelle tu portes un pull gris, avec un col en V. Tu souris, ton sourire te fait des pattes d'oie autour des yeux et là, je te vois en marin. Je sais pourtant que comme moi, la mer, tu l'aimes, mais plutôt côté plage, côté côte ! Alors voilà, tes yeux ont la couleur de cette mer qu'on voit danser, le long des golfes clairs. Tu vois, le bleu, ça commence par la couleur, ça finit en chanson, c'est comme ça, je n'y peux rien !

Le bleu, celui de tes yeux aussi et je dirais même surtout, il me chante.

Il pétille de morceaux de soleil.

Parfois, quand on l'appelle bleu nuit, il sert d'écrin luxueux aux étoiles, diamants éparpillés comme des dés jetés sur un velours bleu sombre.

Le bleu de l'iris, lui, appelle le rose de boutons de roses tellement jeunes qu'une goutte de rosée matinale perle sur le velours d'un pétale délicat. Un tel bouquet, c'est comme un mariage d'amour : le masculin et le féminin réunis en parfaite harmonie.

Le bleu de l'iris peut aussi réclamer le jaune ; le jaune de la jonquille par exemple. Le mariage est aussi réussi, mais plus gai, plus pétillant encore.

Orange

Tu m'as dit aimer la couleur orange aujourd'hui. Moi, certains tons d'orange me hérissent le poil ! Ils jurent, ils crient. Pour me plaire, il faut qu'une autre couleur l'apaise, le blanc par exemple, le ramène à plus de raison et l'apprivoise. D'agressif, il devient joyeux mais d'un joyeux calme et posé, sûr de lui, mais sans arrogance aucune.
L'orange des fleurs m'agrée aussi sans doute parce que la couleur repose sur des pétales dont le velours adoucit le criant.
J'aime bien aussi quand il fond entre des dégradés de jaune et de brun, sur de la soie par exemple ou alors sur du lin, en tous cas, ce fondant de tons chauds réclame un tissu en fibre naturelle. Le pire serait une matière synthétique, de celles dont les années soixante-dix raffolaient. Le couloir d'entrée chez mes parents était « tellement » orange, figures symétriques de rigueur pour ce papier mode, que je baissais le regard en entrant à la maison. Cet orange, c'était la craie qui crisse sur le tableau.
Non décidemment, il y a un orange à nul autre pareil et c'est à lui que j'ai pense ce matin en découvrant l'attrait que tu ressens pour cette couleur : orange d'une délicatesse inconnue, finement nacrée, mais d'une nacre changeante, comme irisée par une lumière interne mouvante. C'est l'orange le plus superbe que j'aie jamais vu, celui qui, après les années de regards douloureux dans le vestibule de l'appartement familial, m'a réconciliée avec cette couleur à tout jamais. Tu sais duquel je parle, j'en suis sure : c'est celui entrevu le 15 avril 1992, lors de cette expérience unique que tu sais.

Les cygnes

L'après-midi s'avançait. Le parc exhalait les senteurs suaves d'un après-midi d'été, lorsque le ciel n'a pas encore décidé de ramener à plus de raison cette chaleur écrasante qui monte du sol humide d'arrosages réguliers.

Je m'en souviens comme si c'était hier…

Un bassin ombragé, en demi-cercle, enclos de fer forgé dans lequel baignent majestueusement un couple de cygnes, diffuse une fraîcheur bienfaisante. Au fond du bassin, un mur de rochers sombres suinte, fontaine qui ruisselle doucement jusque dans l'eau, comme au ralenti… Pas l'ombre de la plus petite ondulation de l'eau, pas même un léger frisson ne viennent altérer le calme parfaitement lisse de la surface sombre. La petite, fascinée, se demande comment un tel miracle est possible. Les cygnes évoluent sur le plan d'eau miniature sans que l'ombre d'un mouvement vienne justifier ce déplacement. La petite agrippe le fer forgé et presse son visage entre les barreaux. Pendant de longues minutes, elle écarquille les yeux pour tenter de résoudre le mystère, sans succès. La fraîcheur de l'eau toute proche monte à son visage, calmant le feu de ses joues. Le fer forgé, peint de noir, mais quelque peu rouillé commence à lui irriter les mains. Elle redresse un peu la nuque et respire profondément cette fraîcheur qui monte de l'eau. Un frisson l'envahit, mais elle ne peut se détacher de cette solitude un rien inquiétante. Le cœur lui manque quand quelque chose heurte son pied brutalement. Elle se retourne vivement, sa robe blanche imprimée de fleurs roses virevolte en vagues ondoyantes autour d'elle. Un ballon de taille moyenne, blanc, d'un blanc immaculé et lumineux tourbillonne à ses pieds pendant quelques instants avant de s'immobiliser. Elle se baisse, sa robe effleure le sol. Elle prend le ballon entre ses deux mains et le porte à sa poitrine. Puis elle lève les yeux, tentant de retracer du regard la trajectoire probable du ballon. Son regard se porte en direction du parc, là où il y a quelques minutes seulement elle jouait, courait et s'essoufflait en compagnie d'autres enfants. Les mères elles, tricotaient et papotaient sur les bancs, jetant un regard de temps en temps sur leur progéniture. La petite, elle, aime jouer avec les garçons. Les poupées ne sont pas son fort. Elle n'aime pas « faire semblant ». Elle sait depuis toute petite qu'elle voudra des enfants, d'aussi loin qu'elle s'en souvienne, mais prétendre jouer avec un « bébé », cette chose inanimée, trop peu pour elle ! Elle attendra son temps ! Pour le moment, il lui faut découvrir le monde, courir, grimper aux arbres !

Cette envie d'explorer, c'est elle qui justement l'a conduite dans ce havre de paix, avant que ce ballon ne termine sa course dans sa cheville. Elle lève donc la tête, en direction de la jonction ombre-soleil, au-delà des buissons épais qui cachent en partie le parc. Elle fronce les sourcils pour filtrer ce trop-plein de lumière qui agresse ses yeux maintenant habitués à la pénombre. Au travers des vapeurs tremblantes de chaleur qui montent du sol, elle distingue un petit garçon, brun à ce qu'il semble, malgré l'or du soleil qui joue dans ses cheveux. Le front haut, le regard sérieux, couvert de cette poussière que donne le jeu en plein air, il a l'air étonné. Lui aussi la détaille, l'examine de la tête aux pieds, immobile… Leurs regards se rencontrent, et ne peuvent se quitter, magnétisés. La petite fille se sent incapable de détacher son regard des yeux bleus qui la fixent. Petite fille-ombre, garçon-soleil se contemplent incapables du moindre geste. Entre eux, cet espace ombre-lumière infranchissable. Marcher vers elle lui serait impossible. Il lui faudrait renoncer au soleil qui inonde son visage, accepter d'entrer dans un monde qu'il sent déjà pleinement occupé. Elle ne peut se résoudre à quitter la fraîcheur qui l'enveloppe et la remplit de délices. Comme à contrecœur, elle pose le ballon à terre et le fait rouler en direction du garçon. Le ballon glisse sur le sable humide, puis passe dans la zone ensoleillée où il ricoche légèrement sur quelques cailloux. Le gamin, qui s'est baissé, le recueille dans ses mains. Il se relève, le ballon bien calé entre ses mains que lui aussi ramène à sa poitrine. Pas un frémissement ni un seul battement de cils ne viennent troubler ce beau visage. Pas un sourire non plus. Il semble à la petite fille qu'un sourire assombrirait son visage si

lumineux ! Elle non plus ne sourit pas. Elle est grave. Les joues encore cramoisies rehaussent l'éclat de ses yeux bruns pétillants, seuls mouvements que s'accorde ce visage…

Toujours entre eux cet espace irréductible que ni l'un ni l'autre ne franchit. A cette scène muette mais électrique, il serait impossible d'inventer une suite qui fasse sens… Les deux enfants restent figés, elle les mains pas encore refermées du jet de ballon et lui avec son ballon serré sur son cœur. Malgré la distance, des liens invisibles, ces gestes inachevés dont l'un fait suite à l'autre, gestes qui se complètent sans sens chronologique apparent se sont créés. Un témoin de cette scène figée ignorerait totalement si le garçon s'apprête à lancer le ballon ou s'il vient juste de le recevoir. Aux yeux du spectateur, la fillette pourrait tout aussi bien amorcer le geste pour recevoir le ballon. Dans ce tableau, le fil conducteur est leur regard. Il est le centre de cette toile, tout converge vers la ligne presque palpable de leurs yeux qui ne se lâchent pas. Impossible de savoir ce que dit ce regard, mais à coup sûr, ça parle ! Sans un mot, le garçon arrache le ballon de sa poitrine, pointe haut dans le ciel que pas un nuage ne perturbe, en direction de la petite qui tend ses mains au-devant d'elle. Elle aussi lève les yeux pour accompagner la trajectoire du ballon. Les feuilles des arbres frémissent, un éclair de soleil l'éblouit et pour un instant elle perd le ballon de vue. Elle tend ses mains en aveugle vers ce ciel qui d'un instant à l'autre abandonnera le ballon à ses mains. Elle le reçoit, ce ballon, dans ses avant-bras. Dans un réflexe, elle a naturellement augmenté la surface de réception de son corps. Elle étreint le ballon recueilli contre son cœur. Son regard revient se planter dans celui du garçon, à nouveau immobile. Pendant quelques instants, elle respire simplement, sa poitrine se soulève doucement à chaque inspiration.

Commence alors un ballet entre eux deux qui échangent ce ballon qui suit la trajectoire de leur regard. Maintenant, après chaque lancer, ils font chacun un pas en direction de l'autre. Elle est subjuguée. Pas une seule fois ils ne laissent échapper ce ballon qui semble n'exister que pour passer des mains de l'un à l'autre. Pas à pas, leurs paires d'yeux arrimées l'une à l'autre se rapprochent, mues par un treuil invisible, yeux d'ombre, yeux de soleil. Ils sont maintenant si proches l'un de l'autre qu'il perçoit les paillettes dorées des yeux bruns qui scintillent. Ils ne sont plus qu'à une enjambée l'un de l'autre, elle ombre, lui soleil. Ils ont toujours ce visage grave que pas un sourire ne vient alléger, le front un rien froncé, en un mouvement d'intense attention. C'est au tour de la petite de tenir le ballon contre elle, toujours aussi blanc, lumineux côté soleil, plus mat du côté ombre, tout on moins la toute petite partie de la moitié décollée de sa poitrine. Il tend ses mains et cette fois, elle étend les siennes et dépose lentement de ballon entre ses mains. Pendant l'espace d'une seconde, tous deux tiennent le ballon, ensemble. Leurs bouts de doigts se frôlent. C'est alors, et alors seulement qu'ils se sourient, du sourire le plus radieux qui soit…

San Francisco

Il fait si bon vivre ce matin
Sur ta marina, un bon livre à la main.

Dans le brouillard épais
S'étend ton indescriptible baie.

Derrière, grouillante ou paisible, downtown,
Plus loin, ton quartier gay et Chinatown.

En face, Alcatraz, « le Rocher »
Aux nombreux touristes abandonnée.

Ça y est le soleil est de retour
Et sur Twin Peaks on distingue tes contours.

Ville symbole de paix, de tolérance et de modernité
Créée et développée suite à la célèbre ruée.

Ici, chacun chantonne un petit air de musique
Face à l'Océan Pacifique.

Quelques instants, les problèmes oubliés,
On se laisse emporter
Par ta paisible tranquillité.

Sans cesse menacée par cette célèbre faille
En sursis, prise dans les mailles
Tu attends vos fatales retrouvailles.

Pauvre San Francisco merveilleuse.

Transition

Egaré depuis toujours
Plein d'amour alentour
Aveugle et sourd.

Qui je suis ?

Sans bruits, sans amis,
Je ne m'enfuis pas
Je m'envole là-bas
Sur la trace de mes pas
Mon passé derrière moi.

Destin ou choix,

Quelle importance finalement ?
Saisi inconsciemment
Le hasard jamais ne ment.

Toujours sur la route,
Mon âme en déroute,
Jamais je ne doute.

Car les regrets ne sont nés
Que de souvenirs biaisés.
Et c'est avec certitude,
Que s'est brisée ma solitude.

Je n'ai pas de nom

À toi J. M-Atabé

Comme tu veux
Appelle-moi comme tu veux
Je n'ai pas de nom

Comme tu veux
Appelle-moi comme tu veux
Je suis la joie et la douleur
La vie et la mort
Le jour et la nuit
L'amour et la haine
A la fois
Je n'ai pas de nom
Appelle-moi comme tu veux

Comme tu veux
Je suis le début et la fin
Le présent et le passé
Le calme et le bruit
L'enfant et le vieillard
Le visible et l'invisible
A la fois
Je n'ai pas de nom
Appelle-moi comme tu veux

Comme tu veux
Je suis le bonheur et la misère
La santé et la maladie
Le chiffre et la lettre
Le connu et l'inconnu
Le vivant et le mort
A la fois
Je n'ai pas de nom
Appelle-moi comme tu veux

Comme tu veux
Je suis la source et l'embouchure
L'eau et la pierre
Le bien aimé et le mal aimé
Le marié et le célibataire
L'œuf et la poule
A la fois
Je n'ai pas de nom
Comme tu veux
Appelle-moi comme tu veux
Je suis la vérité et le mensonge
Le fini et l'infini

La vitesse et la lenteur
Le déchiffrable et l'indéchiffrable
Le solide et le vent
A la fois
Je n'ai pas de nom

Comme tu veux
Appelle-moi comme tu veux
Tu connais déjà mon nom
Je n'ai pas de nom !

Eternel voyageur
aux familles Mvula et Nswami.

Quand en une seule nuit au matin
Florida pleurait une vingtaine des siens
Vite sur toi, Katrina se retournèrent mes pensées
Par là, ma plaie, presqu'incurable se remuait
D'une mémoire tordue, affectée par tes maux
D'inoubliable dévastation dont mon cœur
Meurtri saigne encore d'un sang tout rouge sans pareil
Qui ne cesse de ruisseler sur mon chemin
Que faire pour oublier tes élans destructeurs Katrina ?

Est-il vraiment possible d'arriver à oublier
D'aussi horribles scènes pénibles à revoir et à redire
Des bruits stridents de toute La Nouvelle -Orléans
En lutte acharnée afin d'échapper au pire de ta force ?
Où que je passe, des corps humains tombés en tes filets
Pitoyablement innombrables débordent sur mon chemin
Sur des eaux qui sans pitié à jamais les avalent
D'yeux fermés, sans moindre effort, je te revois
Ecume mon cœur de ces cadavres et des milliers d'images
Macabres, Katrina, œuvre de ta férocité inimaginable
Echappé à ta mort, victime de tes faits secondaires
Par la *katrinite* ma vie aujourd'hui se définit

Ainsi, errant de lieu en lieu avec l'espoir d'oublier
Vagabond je suis devenu : me hante ta très triste mémoire
Devenue ainsi mon seul et unique patrimoine, indésirable
Quelle force ai-je pour m'en passer ? Aucune !
D'inappétence au manque de soif, de tout aussi
Dégoûté, même de ma vie, mon voyage est sans fin.
Où vais-je ? Partout et nulle part. Toujours je voyage.
Démuni de tout moyen matériel, sans logis me voici
Alors que toi en une maison en dur, Katrina
Très bien en ma mémoire de force tu t'établis
A mon secours personne ne vient, de mon état
Psychopathe abandonné à mon triste sort
Chanteur, danseur, poète, clochard me voici
La risée devenue, partout mon image étrange

Attire des regards impitoyables pour dire Non
A une existence mienne défavorable à la vue

Katrina, ma triste mémoire a peur de tout
Toute eau peut tuer, tout canal peut céder
Toute pluie est mortelle, tout vent anéantit la vie
Le mois d'Août tes malheurs annonce
Quel très cher légat de ta part en moi, Katrina
Une vraie katrinite à jamais curable, ton œuvre
Je ne cesse de gémir de tes plaies si profondes
A pouvoir en succomber. Désarticulé mon corps
Mon cœur en est gonflé à éclater sans délais
Quelle cure serait capable contre ma peine ?
A rebours se comptent mes jours d'une vie indésirable
Insatisfait de ta destruction, comme d'une idéal non atteint
Katrina, à Rita tu confias la dernière énergie dévastatrice
Afin d'arrêter le dernier pouls humain, ta proie
Et me voilà risiblement victime éternelle de la katri-rite.

Aujourd'hui, on m'appelle Katrifourité, moi !
L'éternel voyageur, sans logis ni bagage.

Un soleil pour mon Congo natal

A toi, Delly Ikanga, mon fils.

Un jour, j'en suis sûr
Un jour, il y en aura un
Un soleil luisant sur mon Congo natal

Un jour il y en aura un de favorable
A mon peuple Congolais ; ce soleil
Un soleil vivifiant, le soleil-vie-lumière
Chemin-à-suivre-vie-éternelle-à-nous Tous

Ce soleil luira sur nos villages
Ce soleil luira dans nos cœurs
Ce soleil éclairera nos riche forets
Il sera un Soleil pour l'avenir du Congo
Un Soleil pour toute l'humanité
Un Soleil pour la vie de l'Homme
Un Soleil-à-jamais Soleil-Vie.

Il chauffera nos cœurs mouillés de honte
Il les chauffera de froid de tant de malheurs
Il éclairera nos têtes perdues dans l'obscurité

D'où viendra ce Soleil-Congo-vie-humaine ?
Ni du Nord ni du Sud, ni de l'Ouest
Ni moins encore de l'Est, mais de Nous
De Nous, Congolaises et Congolais

Ce Soleil est le fils de notre amour de la nation
Non de sa trahison au profit d'intérêts personnels
Il viendra de nous-mêmes et seuls Congolaises et Congolais
D'abord, du dehors tout comme de l'extérieur.
Non pas de l'ONU, ni de la communauté internationale

Ce Soleil-vie-du-Congo viendra de notre conscience
Non pas comme un mot vide, mais d'une véritable
Prise de conscience de notre responsabilité nationale

Il viendra de notre sueur, de notre franche volonté
De la détermination à nous voir libre d'autogestion
De là, notre paix et l'avenir assuré de la nation

Mettons-nous debout, Congolaises et Congolais
En vue de rebâtir à jamais notre belle nation
Lui donner l'image de marque qui nous permette
Tous d'être filles et fils dignes de cette belle nation
Tant meurtrie par la misère importée sur ce sol
Scandaleusement riche, misère imposée et produit
De l'image satanique de certains d'entre nous

A toi, fils du Congo de Lumumba et compagnons
Je m'adresse afin de reconstruire le pays pour sa prospérité
Au bénéfice de la postérité notre immortalisation.

Florence Saint-Jean

J'ai fermé les yeux et
J'ai vu.

J'ai vu le coucher du soleil
Au fin fond du Népal
Grandiose et spirituel.

J'ai vu l'amour défiler,
Visages aimés du passé.

J'ai vu mes manques, mes peines,
Ce que je ne peux oublier.

J'ai vu des sourires, des enfants,
Ce qui n'a pas été.

J'ai vu le passé défiler,
D'où je viens, où je suis née.

J'ai vu, j'ai senti, j'ai écouté
La peine et la joie enlacées,
Et je me suis réveillée.

J'ai ouvert les yeux et
J'ai vu.

Je ne crois pas aux fantômes

Je ne crois pas aux fantômes, même si j'en ai vu trois dans ma vie. La première fois j'avais environ onze ou douze ans. Mon parrain, qui était également mon oncle, faisait un barbeque pour toute la famille. C'était facile car nous habitions tous dans le même voisinage, la côte des Rebstock. Sur un côté de la manche restaient mon parrain et son frère cadet. Nous, on restait de l'autre côté, juste en arrière de la maison de mes grands-parents. Entre les maisons, il y avait une cour assez grande où moi et mes cousins jouions sur l'herbe. Je ne me rappelle pas si c'était une partie de football ou de baseball, mais je me rappelle que je courais et suais beaucoup et que j'avais besoin de reprendre mon souffle. Je me suis assis sur les marches qui montaient dans la maison de ma grand-mère. Elles étaient assez grandes car la maison était surélevée de trois ou quatre pieds. Il donnait sur cette cour avec ma maison qui se trouvait juste en face de l'autre côté. Le ciel était bleu et on était gâté par le temps. Il ne faisait pas trop chaud, alors ce devait être soit au printemps soit à l'automne, les deux saisons magiques en Louisiane. Assis sur ces marches en briques, je regardais mes cousins continuer leur jeu. J'étais purement heureux à cet instant même. Après un moment, je me suis aperçu que mon grand-père s'était assis sur ma droite. On a regardé mes cousins, ses petits-enfants, courir et rire pendant un petit élan. On s'est même parlé, échangeant des commentaires sur le jeu, mais je ne rappelle pas exactement ce qu'on s'est dit, mais je sentais qu'il était aussi heureux que moi. Tout d'un coup, je me suis rendu compte que mon grand-père était mort deux ou trois ans. Je me suis tourné de bord pour le regarder directement car jusqu'à ce moment-là je ne le voyais que dans le coin droit de ma vision. Il n'y était plus.

Le deuxième fantôme que j'ai vu était bien des années après. Cette expérience ressemblait plus à ce qu'on peut attendre d'un film d'horreur série B, ou d'un roman d'Anne Rice, même si je n'en ai lu aucun. La compagnie pour laquelle mon père travaillait louait une vieille maison grandiose sur l'avenue Saint-Charles dans le district des Jardins. C'était un de ces bijoux d'architecture dont la Louisiane a le secret, tout en élégance sans oublier d'évoquer la puissance et le confort cossu d'une époque pas si révolue que ça. À l'extérieur, deux ou trois chênes séparaient la maison du tramway. On voyait encore quelques colliers de Mardi Gras accrochés dans les branches comme autant de cailloux blancs pour marquer le chemin d'un Petit Poucet déguisé en Rex. On passait quelques jours de vacances en famille : mes parents, mes sœurs et leurs familles et la mienne. Le salon, la salle à manger et la cuisine ne faisaient qu'une suite de chambres séparée par des portes coulissantes qu'on pouvait fermer pour créer des espaces artificiels. En fait, il n'y avait qu'une grande salle avec de différents lieux désignant des fonctions différentes. Au milieu de cette salle se trouvait les escaliers qui menaient aux chambres à coucher.

Le premier soir, juste après le crépuscule, je suis monté pour aller dans ma chambre qui était au fond du couloir à droite. Juste en haut des escaliers était une chambre à gauche dont la fenêtre donnait sur Saint-Charles. La chambre était plutôt mansardée, avec la fenêtre qui offrait un siège cousiné pour observait le spectacle de la rue à une distance saine et sauve. En arrivant en haut, j'ai commencé à tourner à droite pour aller dans ma chambre quand je me suis aperçu sur la gauche, flottant au milieu de la pièce à côté de la fenêtre à deux ou trois pieds du sol, une lumière bleuâtre. Je voyais bien qu'elle ne touchait aucun mur non plus. C'était rond avec des pointes en haut et en bas, un peu comme certains ornements de Noël en losange arrondi. Elle flottait en l'air comme un bout de bois flotte sur une mer calme, à monter et descendre le plus paisiblement au monde. Je l'ai vu, comprenant tout de suite que je voyais quelque chose d'étrange, mais sans avoir peur. Mon instinct était de rentrer dans la pièce pour regarder cette lumière de plus près. Avant que je n'aie pu faire plus de deux pas dans cette direction, la lumière s'est arrêtée net. Puis, j'ai eu l'impression que la lumière s'est retourné pour me regarder, même si je n'ai rien vu qui pourrait ressembler à un visage

ou une forme humaine. Néanmoins, j'ai eu l'impression indéniable que j'avais surpris quelqu'un en train de faire quelque chose qu'il ne devait pas faire ou d'être quelque part où il ne devait pas être. À ma propre surprise, je n'avais toujours pas peur. Au contraire, je me sentais en position supérieure, comme un père qui s'apprête à reprendre un enfant en flagrant délit de sottise. Je me suis approché encore plus. Dès que j'ai bougé, la lumière s'est remise à monter et descendre avec rapidité sur la distance d'un pied à peu près. Avant que je ne me sois trop approché, la lumière a dessiné un petit cercle dans l'air et s'est envolé à travers la vitre de la fenêtre à grande vitesse. C'était seulement à ce moment, quand la lumière est partie, que j'ai eu peur. J'ai essayé de regarder par la fenêtre pour suivre son trajet, mais je n'ai pas voulu trop avancer ma tête. J'ai quitté la pièce le plus vite possible sans avoir rien vu de plus. Je n'y suis plus jamais rentré.

Le troisième fantôme m'a apparu il y a quelques années seulement. C'était le plus convaincant, même si je ne suis toujours pas convaincu. Je me rendais à Washington, D.C. pour donner une conférence au Lycée Rochambeau sur la Louisiane. Je faisais escale à Houston pendant une de ces tempêtes que le Golfe du Mexique sait nous balancer par dessus son épaule. Tous les avions devaient rester sur le tarmac. Évidemment, j'ai raté mon correspondance et dû passer une nuit d'hôtel à Houston. En général, je dors très mal dans les hôtels et ce soir-là ne faisait pas d'exception. Après avoir essayé de m'assommer à coup de télévision débile, j'ai éteint les lumières et me suis couché sur l'épaule droite. Pendant que j'entrais dans cette zone nébuleuse entre l'éveil et le sommeil, j'ai senti le matelas bouger comme si quelqu'un se coucher avec moi. J'ai essayé de l'ignorer et le mettre sur le compte de la fatigue et du stress. Mais quelques secondes après, j'ai eu la sensation nette d'avoir reçu un coup de coude dans le dos, comme si quelqu'un voulait me dire que je prenais trop de place dans le lit.. Je me suis tourné, mais il n'y avait personne. Je suis retourné à ma position originale avec l'espoir de me rendormir. J'ai senti le coude une deuxième fois. Mais juste avant, j'ai senti le parfum Old Spice de mon père. Là, je me suis retourné comme une toupie pour m'asseoir droit dans le lit. L'odeur d'Old Spice me remplissait les narines. Je n'avais pas rallumé mais je voyais clair dans la chambre. Ce que je voyais, c'était mon père, pourtant mort depuis moins d'un an, en pyjamas, assis sur le lit en face de moi. Il avait l'air extenué et triste. Encore plus étonnant, il était comme un modèle réduit de lui-même. Néanmoins, il me parle pour me dire qu'il allait bien et que tout le monde m'attendait là-bas. Avant que je puisse lui demander ce qu'il voulait dire par là, il s'est rapetissait encore plus et s'est retrouvé dans mes bras. Je l'ai bercé comme un bébé et j'ai commencé à pleurer.

Et c'est comme ça qu'il m'a laissé, en larmes, sans savoir si ce qu'on a vécu est vrai ou pas. Est-ce que je suis, comme dirait Lao Tzu, un homme qui rêve aux fantômes, ou est-ce qu'il y a un fantôme quelque part qui rêve qu'il est moi ? Je ne crois pas aux fantômes, mais peut-être les fantômes croient en moi.

Pierre Part

Les mots d'ici

C'est un vieux livre qui s'ouvre,
Un livre d'Europe qui vient d'être redécouvert entre mes mains.

C'est une poésie des mots un peu empoussiérée, qui fait voyager mon esprit, et qui murmure à mes oreilles des mots oubliés, des mots que mes pères prononçaient à leurs enfants…

C'est comme si les syllabes de cette langue avaient été figées dans le temps après avoir parcouru l'océan et le continent.

C'est quand les objets prennent d'autres couleurs sonores,

C'est quand on met son capo lorsqu'il mouille au lieu de mettre son manteau quand il pleut.
C'est quand les boscoyos cachent les wawarons au lieu des racines de cyprès qui cachent les grenouilles.
Quand le chawi se laisse approcher au lieu du raton-laveur.
C'est quand la mouche à miel suivant sa course dans le ciel laisse place à l'abeille.
Quand le char sert de voiture
C'est quand on espère au lieu d'attendre,

Ce français d'outre-Atlantique est le besson de celui de ce vieux monde, mais son chemin a suivi une autre course, une longue course solitaire. C'est cela qui rend sa mélodie si joyeuse, inattendue et inoubliable à mon esprit .
Alors mes amis Cajuns, ne laissez surtout pas s'échapper ce joli cocodril pour ce crocodile. Le paré pour le prêt,
Laissez grouiller ces mots afin qu'ils puissent faire survivre ce que vos pères et nos pères ont parlés.

Jaleh Kazemi

Christophe

Il ne faut surtout pas le ranger
Dans tel ou tel champ lexical
Il ne faut surtout pas angliciser
Ses grands yeux bruns dévorent
Tous les intrus.

Il vit son français
Par grandes bouchées appétissantes
De Créole
Qu'il avale fièrement

Si le roi des attaquapas
Est las de votre vocabulaire
Il se transforme en espagnol ou brésilien,
Il vous lance des mots italiens
Qui achèvent votre faiblesse phonologique,
Et ridiculise votre incompétence linguistique

Enorme comme les arbres
Qui pleurent le long des bayous oublies
Il vous refusera toujours votre pitié
Il se bat, seul guerrier
Face à son avenir incertain…
Il se noie dans des syntaxes compliques
D'homme métisse retrouve.

Anna Burns

Un Mardi Gras court la Guiannée

Le voyage commence. Je passe à côté des bayous et les cypres. Le soleil se couche en arrière des bayous. Je vois la réflexion des couleurs dans l'eau. Le rouge, l'orange, le jaune, le violet...le ciel explose de couleur. Les aigrettes volent dans la lumière du coucher du soleil. Ils respirent la chaleur qui tombe par terre. Pas de nuages, pas de pluie... le soleil couvre le monde tout seul et baisse sa tête pour dire bonne nuit. Je respire l'air chaud de ce temps et je continue le voyage. Je suis la trace du fleuve qui coule contre moi. Je flotte juste au-dessus pour gouter l'eau fraiche sur mon visage. Je vois la terre qui change. Plus de bayous, plus d'aigrettes qui glissent dans les rayons. J'entends la musique, un violon qui joue doucement, doucement. Les voix loin, loin de moi m'appellent en chantant « Bonsoir le maître et la maitresse... ». Je suis curieux, elles sont ayoù, ces voix ? Je connais cette chanson et les mots, mais c'est ayoù ? Je vois pas les bayous. Ayoù je vas ? Je continue à suivre le fleuve. Je me vois dans l'eau et je suis étonné de mon regard...je flotte au dessus, déguisé en Mardi Gras. C'est quoi, ce voyage ?

Tout d'un coup, je suis tiré et lancé dans une scène familière mais un peu étrange. Je reconnais le lieu, c'est le American Legion Hall, mais la ville est bizarre. Il y a de grandes collines. Il fait si froid, plus froid que je connais. Il neige. Je vois la neige qui tombe par terre et qui rend le monde tranquille. C'est merveilleux. Il neige cette année ? Il neige pas en Louisiane.

Je marche en allant à la porte d'entrée quand quelque chose me tire dans une autre direction et l'image de American Legion Hall devient floue, puis disparaît comme les feux follets. Je flotte dans l'air et j'arrive en dedans d'une salle. Je connais pas l'endroit. Je grouille et autour de moi, il y a des autres, déguisés, mais pas comme les Mardi Gras. Ils ont pas de masques qui couvrent toute la figure. Les déguisements sont pas faits des couleurs de Mardi Gras. Oh, c'est étrange. C'est ayoù ça ? On danse pas dedans de la maison. C'est toujours dehors dans le champ, dans la cour. Quelqu'un me pousse. Je regarde derrière moi et je vois un grand sourire d'un moitié-masqué qui boit de la bière. Okay, c'est comme le Mardi Gras, mais ça, c'est le Mardi Gras ? Je crois pas. C'est quoi ça ? Oh, je cherche mon ami, Jacques. Il connaît peut-être quoi-ce qui se passe. Je vois pas mon ami. Je vois pas personne je connais. Et le lieu, c'est étrange. C'est un restaurant, mais je connais pas ce restaurant. On fête pas le Mardi Gras en dedans. Oh, boy. Je suis tombé dans un autre Mardi Gras—oh quelqu'un va me fouetter pour ça. Il faut je me cache.

J'essaie de me cacher, mais j'ai pas de la chance. Je suis entouré partout par des gens. Je peux pas m'échapper. Je suis dans un cercle qui tourne. Okay, ça c'est vraiment étrange. C'est pas le Mardi Gras. On est en dedans et on est dans un cercle. Et c'est ayoù la poule ? Comment on peut courir après la poule dedans un restaurant ? Même les mots chantés sont pas les mêmes. On commence pas avec « Bonsoir le maître et la maîtresse et tout le monde du logis ». Ça c'est à la fin. Et on dit pas « Bonsoir », on dit « Bonjour ». Ils sont tous fous, ces Mardi Gras ? Ils ont tous perdu leur mémoire ? Quoi c'est qu'ils chantent ? C'est ma culture ? Ça me semble un peu le même, mais je suis pas sûr. Je me sens comme je suis chez les Mardis Gras, mais c'est pas le même. Ils ont changé sans me dire quelque chose ? Tout le monde a changé de culture sans me rien dire ?

Je commence à jouer avec eux, de jouer mon rôle de Mardi Gras. Je suis pris, j'ai pas de choix. Je décide de jouer avec eux, pourquoi pas ? Je danse avec eux et je chante les mots je connais. Tout le monde commence à me regarder avec des drôles de regards. Je chante la chanson, je connais les mots, pourquoi ils me regardent comme ça ?
On finit la chanson et crie « Happy New Year ! »

« Happy New Year ! ? Okay, ils sont tous des fous ! Happy New Year ! ? » je me dis. J'entends une voix familière qui m'appelle. C'est ma femme. Je la vois pas mais je l'écoute. Elle est ayoù ?

« Je te cherche, Anne ! Ayoù t'es ? Dis-moi. Ayoù t'es ? » je crie aussi fort que je peux. Le bruit dans le restaurant cache ma voix. Elle peut pas m'entendre.

***

Anne s'assied à côté de son mari, Eric, qui est tombé par terre dans le bar pendant le spectacle de la Guiannée. Il a frappé sa tête contre un poteau près de la scène.

« Eric, Eric, Eric, ça va ? Tu vas bien ? C'est okay ? » demande Anne d'un ton inquiétant.

« Ah, oui, je crois...je pense que je suis okay. Oh, j'ai mal à la tête. J'ai même eu un rêve étrange que je joue le Mardi Gras dedans un restaurant. Tous les Mardi Gras étaient des fous. Ils ont dansé dans un cercle et chanté une chanson je connais pas sauf quelques vers. Ils avaient pas de déguisements en couleurs, pas de capuchons et seulement des moitié-masques. C'était drôle comme rêve, » répond Eric.

« Mais, c'est pas un rêve, » s'exclame Anne, « On est au Missouri pour la Guiannée. Tu te rappelles pas ? T'as été invité pour courir la Guiannée. »

« C'est pas un rêve ? Oh, mon dieu. Donc, j'ai rêvé de la Guiannée ? Oh ça explique tout. »

« Tu joues avec la Guiannée comme Mardi Gras. C'était pourquoi ils t'ont invité, pour jouer avec eux, » répond Anne, encore inquiète de son mari.

« Ah, ouais, je me rappelle, » dit Eric en essayant de se lever tout en massant sa tête palpitante.

Eric regarde autour de lui et il voit les membres de la Guiannée déguisés en anciens chasseurs, en voyageurs, en agriculteurs, en soldats, en commerçants, même en Amérindiens. Ils sont en train de boire au bar avec leurs amis et le reste de la communauté. Les leaders et les violoneux restent ensemble près du sergent d'armes, déguisé en commerçant. Son ami missourien Joseph s'approche de lui avec un whisky dans une main et une bière dans l'autre. Joseph s'est déguisé d'un vieux smoking avec un chapeau haut-de-forme, une canne élégante et des gants. Il est un peu gros mais fort. Joseph pouvait faire peur avec son physique, mais son cœur est grand, comme le grand champ de Ste. Geneviève, et gentil, comme le contact du bébé.

« Everything all right ? You okay ? You didn't hit your head too hard ? » dit Joseph, le leader de la Guiannée, « Here's a whisky. I know you had asked for beer at the beginning of the night, but with that knockin' you took on the head, I thought you could use somethin' a bit stronger. I told my wife to get you a whisky this time. »

« Quoi ? Quoi c'est qu'il dit ? » demande Eric à Anne.

« Il a demandé si tu vas bien, » dit Anne à Eric.

Elle tourne vers Joseph et répond pour son mari, qui semble avoir oublié l'anglais, « Yes, he's fine. He was having fun and forgot about the boundaries. He's not used to performing indoors or having boundaries. We do our Mardi Gras outside in *plein air*, open air. »

« Uh, oh. He musta hit that pole pretty hard if he doesn't speak English anymore ! You sure you're all right ? » rit Joseph avec un grand sourire.

« *Ouais,* I'm fine, » répond Eric un peu désorienté.

« All right. If you say so. Sorry I can't understand your French. We don't speak French up here anymore. The ones who did speak it had no one to talk to, all those people, well, they aren't livin' anymore. And the rest of us, well, we just didn't learn, » murmure Joseph. Joseph donne le whisky à Eric. Il baisse un peu la tête, honteux de ne pas être capable de comprendre ou parler la langue de son héritage.

En regardant le visage de Joseph, Eric voit un homme qui a fait du travail manuel toute sa vie. Il voit son visage vieilli par le soleil et par les moments difficiles. Sa bouche démontre un sourire qui peut animer le monde. Mais ses yeux racontent une autre histoire. Les yeux de Joseph reflètent la lumière de son sourire, mais dans le coin de son œil habite une petite larme. Eric comprend que Joseph pensait à sa famille et aux histoires françaises de sa jeunesse. Joseph ne pouvait plus parler la langue. Les deux se regardent doucement et, dans ce moment, les deux se comprennent la tristesse qui se cache derrière les plus grands sourires ; la tristesse qui vient de la soumission culturelle. Eric sait pourquoi les larmes se dessinent dans les yeux clairs de Joseph. C'est la langue qui ne lui appartient plus.

« Hey, whatcha starrin' at ? » s'exclame Joseph, « It's time to sing and dance ! No more sittin' down ! »

Eric glousse et se lève grâce à Joseph et sa femme.

« You Mardi Gras, you must play pretty hard when you do Mardi Gras, » glousse Joseph.

« Yes, we do, » rit Eric, « but we have a lot of fun doing it. »

« And you're costumes, boy, that's somethin' ! The colors, the hat—what d'ya call that again ? »

« A *capuchon*. »

« A *capuchon*. Is that the French name for it ? »

« Yes, we use this hat. Not all Mardi Gras in Louisiana use the same costume. We use it because that's how it was done in the past. And we wanted to stay with the tradition. »

« That's why we use these costumes for the Guiannée. These are all historical people that came to Ste. Genevieve around the time it was founded for one reason or another. There were other types of costumes like clowns, a Santa Clause, and a Keystone cop, but now we just have these costumes. We're trying to bring back some of the other ones, to make it like it used to be, when I was a kid. It was more fun and playful. »

« That's what it's all about. Havin' fun. »

« And bein' with your friends and family. I'm gonna warn you about the next stop. We don't want to have to take you to the hospital, because you keep bangin' your head on things, » dit Joseph en se moquant d'Eric qui à ce moment touche sa tête et trouve une grande bosse. « It's a lot smaller, you won't be able to move as much. Just stay in the circle with the others and you'll be all right. You can play, just be careful to watch out for those poles. They can come out of nowhere, » dit Joseph et son sourire a retourné sur son visage.

« Tu te moques de moi, are you ? You makin' fun of me ? Why don't you come down to Louisiana and run Mardi Gras with me ? And I'll show you how it's done, down there, » dit Eric avec un sourire moqueur aux lèvres.

« You're on. Now, let's get movin' before Tom yells at us for holdin' everyone up. »

Les deux finissent leurs boissons, sortent du bar et se dirigent au lieu suivant, Old Brick Restaurant. Les nuages continuent à faire tomber la neige. La neige couvre doucement les traces des deux amis qui marchent ensemble vers l'avenir au milieu de l'hiver.

Christine Ferrell

Amis Ici et Là

Certains, cela fait des lustres
Que je vous connais
D'autres, je vous ai toujours connus
Vous m'avez toujours connue :
La famille, au sens large du terme
Le clan, la "cellule amicale"
D'autres, connus le temps d'une étape
Parfois juste quelques heures
Avec toujours un goût de trop peu
Nous nous sommes rencontrés
À l'école
À l'unif, à une fête
Au boulot
En chemin
Grâce à d'autres amis
À travers le monde
Dans toutes sortes de circonstances
Tissées par le Destin
Dons de Dieu
Dans des moments difficiles
Parfois juste au bon moment
Des moments forts
Nous nous sommes entraidés
Nous avons partagé des pleurs
Et des rires
Notre vie, nos péchés, notre Histoire
Nous nous sommes rapprochés
Sous le soleil, au clair de lune,
À la Mensa Disco, dans un Wohnheim,
Sous les étoiles, quelque part sur la mappemonde
Avec une Leffe brune, un Porto,
des pistaches, des crawfish
Ou même un Atlanta Mc Chicken
Juste avant le ciné
Nous avons créé de mini légendes ensemble
Ajouté à la mémoire collective.
Flots d'affection
Et brassée de souvenirs nous unissent
Même si parfois l'océan nous sépare.
Peu importe où
Quand
Comment
Vous êtes mes amis
Avec les hauts et les bas
Pour toujours
La route est longue
Mais la partager avec chacun de vous,
C'est comme un cadeau que l'on ne finit pas
de déballer.

Megan Wyatt

Débris Lumineux

Un homme :
Il écoute,
Il est curieux.
Il combat,
Il tombe.

Sang, chirurgie, hôpital.
J'observe.
Je pleure.

J'attends.
Et attends.
Et attends.
Une heure,
Un jour,
Une semaine,
J'attends à coté de son lit.

Il ne parle pas.
Il ne se lève pas.
Il ne voit pas.
Il respire seulement.

Une minute, il ne respire pas.
Et une minute devient deux minutes.
Et deux minutes, trois et quatre minutes.

Jean-Pierre :
Il a écouté.
Il était curieux.
Il a combattu.
Il a perdu.

Il a quitté ce monde,
Mais personne ne le sait,
Lui c'était un monde.

May Waggoner

Incident dans la paroisse Saint-Jacques

Elle était là, morte, étendue sur le chemin qui longeait la levée. Son carrosse avait dû se renverser, l'écrasant : la roue était fracassée. Mais sur son beau visage je ne vis aucun marque, aucune trace de souffrance. Même ses cheveux plats, qui brillaient comme une rivière de jais, n'étaient pas défaits, et un chapeau de paille couronnait toujours sa beauté frêle. Habillée en soie moiré, elle portait un gros diamant sur la main gauche, et un beau camée était pendu à un ruban écarlate autour de son cou.

A côté de son corps froid, un petit chien noir d'ascendance incertaine grognait, remplissant avec fidélité sa charge de chien de garde. C'était un de ces chiens qui, sans connaissance aucune de la réalité, se croit en mesure d'attaquer tout ce qui est plus gros que lui, les chevaux, les hommes, les carrosses, et qui jappe à tout venant son attachement irraisonné à son maître.

A quelques pas du corps, un petit mouvement attira mon attention. Une feuille de papier vélin s'envola aux caprices du vent et se colla contre un chêne vert. Le chien préoccupé par mes chevaux n'y faisait pas attention. Je me dirigeai vers l'arbre et je ramassai le papier. Je lus ces mots, écrits dans une main masculine mais éduquée :

« ce soir … six heures … derrière l'église. »

C'est à ce moment-là que j'épiai les traces de scie sur l'essieu du devant, qui ne laissaient aucun doute sur la cause de l'accident. Je remis la feuille sous la roue pour l'empêcher de s'échapper : c'était une évidence.

Soudain une pensée me vint : On pourrait me prendre pour un malfaiteur. Arrivant de la Ville suite à un long voyage exténuant de Virginie, je ne connaissais personne à Grande Pointe : j'étais venu pour les affaires. Muni seulement de mes papiers personnels et le nom du propriétaire des beaux champs de tabac de la région, je ne saurais me défendre au cas où l'on me soupçonnait de ce crime atroce. Je décidai de ne rien dire, essayant de justifier ma lâcheté en disant à haute voix « Je suis venu pour le tabac, rien que pour le tabac, » mais le son de ma voix ne me rassura pas, et le cri d'une chouette surprise de son sommeil me semblait porter mauvaise augure. Je repris mon chemin, n'ayant touché que le billet galant.

Comme je projetais passer plusieurs semaines dans la région, je décidai de descendre à un bel hôtel dont on m'en avait donné le nom avant mon départ de la Virginie il y avait deux semaines. Loger dans cet hôtel, disait-on, donnerait l'impression de prospérité que je voulais communiquer. Je ne voulais pas paraître sans ressources aux petits fermiers de la région, car si je n'arrivais pas à avoir le contrat que je convoitais…. Je m'arrêtai là dans mes pensées : je préférais garder mon optimisme. Je repris mon chemin et j'arrivai sous peu à cet hôtel à côté de la levée, et, après m'être occupé de mes chevaux, je me dirigeai vers la réception. Quoique cet hôtel ne fût pas opulent, les meubles étaient d'un goût impeccable. Aucune activité : les visiteurs devaient être sortis pour leurs affaires, et la ville somnolait sous le soleil bienveillant d'automne. Je demandai une chambre qui donnait sur le fleuve. On m'assura que j'avais loué la plus belle chambre de l'hôtel. Peut-être, me dis-je, parce que les autres sont vides : il n'y pas d'autres clients dans ce petit village perdu au-dessus de la Nouvelle-Orléans. Pas aussi important que Donaldsonville, ce village n'avait même pas de journal. Tant mieux : je pourrais négocier mieux avec les rustres qu'avec les gens de la Ville.

L'hôtelier m'avait dit vrai. J'entrai dans une chambre embaumée par la fragrance de cire et d'huile de citron, où une chaleur tiède m'envahit. J'eus soudain une envie folle de dormir, mais je

repoussais la tentation : J'avais d'autres choses à faire. Le lit en noyer poli par les ans me paraissait grand et confortable, le petit secrétaire Louis XIV un peu trop froufrou à mon goûts, mais en tout la chambre était spacieuse et propre, voire élégante, au niveau des hôtels de Virginie. Sur le Mississipi les barges et les bateaux à aube passaient et repassaient, gémissant sans conviction leurs plaintes lugubres. Le soleil mourant faisait flotter de petits diamants sur la surface de satin du fleuve limpide. De mon balcon j'aperçus les champs de tabac périque que j'étais censé inspecter le lendemain. C'était la raison de mon voyage, et je devais négocier avec un certain Monsieur Chenelle le prix de cette commodité précieuse qui était indispensable au succès de mon entreprise en Virginie. Non seulement le périque acide mélangé à mon tabac *Virginia* doux et sucré ajouterait un bon goût mais il allégerait l'alcalinité de ma récolte qui faisait mal aux langues sensibles.

Je commençai à rêver de ce tabac noir, salivant presque à la perspective de m'en servir pour créer un tabac unique, donc précieux. Mais mes pensées avides furent envahies par l'image de la belle jeune femme morte, son chien la protégeant contre—contre quoi ? je me demandai. Je passai quelques minutes à inventer des scénarios. Après tout, j'avais le droit de m'indulger un peu ce soir : Je ne pouvais pas préparer une stratégie avant de faire la connaissance de cet homme à qui j'avais affaire, que je rencontrerais bientôt.

Je descendis donc au bar en me disant que peut–être on y parlerait de l'accident. Après tout, la route par où je suis arrivée était la seule qui liait la Nouvelle-Orléans à Grande Pointe : la nouvelle devait être répandue maintenant, deux heures après mon arrivée. On devait en parler en bas. Je me renseignerais donc ce soir : une fois ma curiosité satisfaite, ce serait fini. Car le lendemain il faudrait concentrer toutes mon attention sur mes négociations. J'étais venu pour les affaires, après tout : Je n'aurais pas le contrat à moins que cet homme m'acceptât. Sinon, un long voyage triste m'attendait en janvier.

Dans le bar quatre ou cinq hommes autour d'une table de jeux parlaient affaires, arts, et opéra de la Ville, en anglais, français, et allemand. Dans un coin on discutait sérieusement dans une quatrième langue qui ressemblait vaguement au français. Je m'étais trompé sur les clients : J'aurais peut-être des difficultés le lendemain, car cette clientèle était plus cosmopolite que je n'avais cru. Il fallait donc me mettre en garde, ou je risquais d'être dupé par des gens que j'avais sous-estimées.

Je commandai une absinthe, boisson recommandée par mes amis en Virginie. J'écoutai attentivement les conversations, mais personne ne semblait avoir entendu parler de l'accident. Au coin du bar, un homme vêtu de noir ne bougeait pas, ses yeux fixés sur une bouteille de bourbon de Kentucky devant lui. De temps à autre il remplissait un verre et le vidait d'un trait, puis reprenait sa position de statue. Personne ne lui faisait attention. Je l'aurais entamé en conversation, mais il avait l'air maussade, et j'avais besoin de garder ma bonne humeur pour le rencontre le lendemain avec Monsieur Chenelle, dont le nom était griffonné sur un morceau de papier dans ma poche. Soudain affamé, je choisis du gombo févis avez du riz aromatique, du poisson venu du Mississipi une heure avant, une sorte de pouding au maïs, une grande salade des plus grosses tomates que j'avais jamais vues même en Virginie, une tarte à pacanes très sucrée, et un vin importé de France, le tout lavé d'un excellent café à la chicorée, spécialité de la région qui résultait de tradition et de commerce avec les pays d'Amérique latine. Le plaisir sensuel de mon repas domptait mes inquiétudes de la journée et, rentré dans ma chambre, je m'endormis vite sous une brise légère automnale.

Le lendemain, après une nuit remplie de rêves troublants dus sans doute à ma gourmandise et ma consommation intempérée d'absinthe la veille, je pris le chemin qui menait à la grande plantation de tabac périque. J'y arrivai un peu en avance : je voulais m'informer sur cette terre, sur cet homme. Avant de passer par le portail de fer forgé, je pris une motte de terre friable et grasse, la humai, la cassai, et la laissai couler entre mes doigts. Oui, c'était sans doute ici que j'allais trouver le meilleur

tabac à mélanger au mien. Cinq minutes avant l'heure prévue j'aperçus un homme sortir d'un petit bâtiment à l'entrée de son champ. Gros et cramoisi, on aurait dit un paysan français mais il était beaucoup plus grand que les Français que je connaissais. Attention, me dis-je, les paysans sont rusés. J'avais entendu dire qu'il était difficile et sans scrupules, qu'il fallait me méfier de lui. Mais dès qu'il m'eut vu un grand sourire fit briller ses yeux noirs. « Bonjour, tu dois être Monsieur Dupuis. », me dit-il. Je suis content de faire la connaissance d'un Virginien qui parle français ! Les Américains sont si bornés ! Quand j'ai su que tu étais d'ascendance française, je savais que c'était avec toi que je traiterais. Tu es arrivé en avance, c'est bon signe, tu veux te renseigner sur ton adversaire. Et je te préviens, mon ami, on débattra dur. C'est moi, Martin Chenelle. » Un peu décontenancé, je faisais un effort pour bredouiller une réponse. Il me donna un clin d'œil que je trouvai un peu trop familier et me serra la main bien fort, me faisant rappeler une ancienne fracture du pouce qui datait de quelques années auparavant. Tout en étant un peu choqué par sa familiarité inattendue, j'en étais flatté, sans pour autant savoir pourquoi. Je le félicitai de ce sol *magnolia* nourri par les marécages des alentours, il était surpris que je connusse un peu son métier, et nous discutâmes un peu tabac et climat. Je lui dis que j'avais essayé de faire pousser du périque en Virginie, sans succès à cause du sol appauvri. Il rit de bon cœur et dit : « Mon ami, ici tout est un peu — spécial. Tu vois, la mousse pousse dans les arbres, et les bayous derrière la maison coulent dans les deux sens selon leurs caprices. Nos érables sont rouges au printemps, et nos chênes verts ne perdent leurs feuilles qu'au mois de mai. Tu ne t'attends pas à découvrir un sol ici comme ça qu'on trouve autre part ! » Et me prenant par le bras, il me proposa une visite de sa petite ferme, comme il la caractérisa, pour me montrer ce dont nous allions bientôt négocier le prix.

La ferme était splendide. De beaux champs s'étendaient à perte de vue. Nous commençâmes notre promenade par un verger de pacaniers et de chênes verts. Ça et là dans l'ombre j'apercevais de vieux troncs d'arbres creux, noirs comme des cadavres négligés, des squelettes négligés par les pluies malsaines, à côté des tronçons noirs et un peu menaçants. Voyant, ou plutôt sentant mon malaise devant cette série de lignes verticales et horizontales en chiaroscuro, mon guide sourit. Descendant du colon qui avait appris des authotochtones à récolter cette plante, Martin Chenelle m'expliqua au cours de notre promenade que les Chaktas avaient roulé les feuilles en *torquettes*, les enfouissant dans les troncs d'arbres pour les laisser fermenter. Pendant la fermentation on n'entrait jamais dans ce champ. Voilà peut-être pourquoi il avait laissé les troncs, pour décourager le superstitieux et intimider le voyageur trop curieux.

Revenu au soleil, je me régalai de l'arôme qui émanait des feuilles pendues aux grands crochets il y avait quelques semaines. Dans quelques jours les laboureurs détacheraient les veines et mettraient les feuilles dans des barils pour les faire fermenter à l'abri de l'air. Cela me faisait penser au bon bourbon dont on tournait aussi les barils. C'est pour le rendre supérieur, ce tabac. Je suis venu pour prendre le meilleur tabac, me dis-je. Mon tabac *Virginia* n'est rien, car on le cultive aussi en Afrique et en Inde. Mais ce périque est vraiment unique, soyeux, doux, au goût de poivre et de figues. J'y tiens vraiment.

Il interrompit mes pensées concupiscentes. « Nous pouvons discuter en nous promenant, » me dit-il, indiquant un petit sentier qui passait par l'église. « Je pense toujours mieux en marchant, je suis un homme d'action. » Captivé par ses anecdotes et par l'histoire de cette région fascinante, je me laissai entraîner par son enthousiasme pour sa récolte et pour son village, dont il avait été maire pendant huit ans. On disait même que l'appellation périque venait du nom de son ancêtre. Soudain à ma grande surprise je m'entendis dire,« Vous n'êtes pas du tout ce que j'avais envisagé. On m'a dit que vous étiez difficile. » « Qui vous a dit ça ? » Un peu déconcerté par la question, je répondis : « Mais, mes amis en Virginie. » Et il rit encore une fois en disant « Ah. » Après une pause, au cours de laquelle je ne savais pas quoi faire, il ajouta : « Tes amis ont raison. Tu me connais à peine. Je veux ce que je veux. Je suis un homme difficile. Attends : Tu verras. »

Pendant notre promenade, j'ai abordé le sujet de la sécurité de la route, pensant qu'il devait avoir entendu parler de l'accident de la vieille. Mais il pensait sans doute à autre chose : à nos négociations peut-être, au prix qu'il allait demander. J'essayai de suivre son exemple. Il ne fallait pas penser à la belle morte : Elle pouvait attendre. De toute façon on ne pouvait rien changer, et j'avais besoin d'un esprit clair. Pas de distractions si je voulais négocier.

Il profita de son passage dans les champs pour inspecter le tabac, car de temps en temps il s'arrêta de parler tout en regardant de près ses feuilles précieuses. Tout à coup il s'arrêta, prit une feuille, l'arracha violemment du bouquet pendu à la corde, la jeta par terre et l'écrasa sous son talon. J'y vis une petite tache de blanc. « Celle-là, je n'en veux pas. Je refuse de compromettre la pureté. » Je protestai. « Mais ce ne sont que les traces d'un insecte, ça peut se laver, personne ne saura. » Il me lança un regard presque hargneux en grinçant les dents. « Moi, je saurai ! Je ne supporte pas les souillures. » Et je pensai : je devrai payer cher ce tabac parfait.

Au bout de quelques minutes, il m'a convaincu que son tabac était exactement ce qu'il me fallait, ce qui ne fut pas difficile. Nous abordâmes même le prix qui nous conviendrait à nous deux. Il ne restait qu'à négocier, et pour cela, il faudrait du temps.

Arrivé derrière une église en brique à côté de la route, il m'indiqua de le suivre. Cinq minutes plus tard nous arrivâmes à un obélisque de marbre devant lequel un ange tenait une harpe dont les cordes étaient cassées. « Tu vois ça ? C'est du Carrare. La plus belle femme du pays. » Et il se tut. Pensait-il à la harpiste qui décorait le tombeau ? Je n'osais rien dire, tellement il avait l'air absent. Deux bonnes minutes s'écoulèrent lentement, une éternité. Puis, soudain il se tourna et me dit : « Tu as faim. Tu vas te souvenir longtemps du beau déjeuner qui nous attend. Rentrons. »

Et nous rentrâmes.

A côté de mon hôtel se trouvait un bâtiment de deux étages, peu imposant, fait de briques. Nous entrâmes par une petite porte et nous montâmes au premier étage. Monsieur Chenelle frappa à la porte. Un grand Noir en smoking nous ouvrit. « Bonjour, Monsieur Chenelle, » dit-il d'une voix basse et sonore qui semblait faire vibrer les prismes du lustre. « J'espère que vous avez faim, parce qu'il y a de belles huîtres aujourd'hui, les premières de la saison. » Ensuite il se tourna vers un de ses semblables et dit quelque chose que je ne comprenais pas. Je suivis Monsieur Chenelle. Dans une salle à côté du salon luxueux une table énorme en cipre nous attendait, chargée de toutes sortes de mets délicieux dans des bols de cristal et des plats de porcelaine. Des gobelets d'argent à chaque place témoignaient de l'élégance du repas qui nous attendait.

Le déjeuner dura trois bonnes heures. Contrairement à ses habitudes, Monsieur Chenelle but assez de vin pour lui délier un peu la langue. Il me parla de sa famille, de ses affaires, de ses récoltes. Suite à la mort de sa première femme dix ans auparavant, il avait épousé une belle Créole. « Céleste, c'était le coup de foudre. Il a fallu toute une année pour la convaincre de m'épouser. J'ai fini par l'avoir. J'ai toujours ce que je veux. Sa mort a failli me tuer. Mais que veux-tu ? » Puis il vit mon verre vide. « Le vin te manque ; Gabriel, il ne faut jamais laisser les verres sans vin ! »

Je ne sais pourquoi il fit cette confidence à un étranger. Parfois il est moins pénible de parler à quelqu'un que l'on connaît à peine et qui ne jugera pas. Et il faut avouer que j'ai su profiter de mon ascendance acadienne pour gagner sa confiance. En racontant l'histoire de mes ancêtres, je n'hésitai pas à lui peindre une image de mes aïeux, comme les siens, mis de force dans les cales des bateaux par les *goddam* qui voulaient leurs terres fertiles, leurs pommiers surchargés, et leurs vaches grasses et fécondes. On était un peu parent, me dit-il suite à deux bouteilles d'oporto magnifique, non pas par le sang mais par la langue et la religion et la souffrance. Je lui cachai certains petits détails de

ma vie : que je n'avais pas parlé français depuis mon enfance, que non seulement je n'étais pas Catholique mais que je m'étais même converti à l'Anglicanisme, religion de l'élite virginienne. Cet homme n'avait pas besoin de le savoir. Tout en connaissant l'histoire de ses ancêtres, il ne savait pas qu'on n'avait pas permis aux miens de débarquer en Virginie. Les Acadiens avaient été déposés en cargaison sur les plages de Caroline du Sud, où ils durent travailler pendant sept ans à côté des esclaves africains, puis « libérés » sans autre chose que les vêtements qu'ils portaient. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'ils s'installèrent en Virginie. Mais je me gardai bien de trop parler de la Virginie, il aurait pu deviner mes petites fabulations. S'il voit un lien entre la Virginie et la Louisiane à cause du tabac, tant mieux pour moi : les affaires sont les affaires.

Monsieur Chenelle décida que je prendrais dorénavant mes repas au club Boston. A son opinion, la cuisine excellente de l'hôtel en face était tout de même inférieure à celle de son club. J'essayai de refuser, mais il s'obstina. « Je donne les ordres et on m'obéit. Tu vas apprendre. Personne ne me contrarie. C'est moi qui décide. » Je me soumis à sa volonté. Bien que l'hôtel me plût, j'étais content de pouvoir faire la connaissance des membres de cette société. Pour dire la vérité, c'était avantageux pour les affaires, et j'étais content des contacts que je fis grâce à lui. Je continuai tout de même à fréquenter le bar de l'hôtel, où toutefois personne ne mentionna jamais l'accident. De temps en temps je voyais l'homme vêtu de noir que j'avais vu à mon arrivée, toujours seul, toujours en muette contemplation devant une bouteille de bourbon.

Pendant les deux mois qui suivirent, je me renseignai sur le caractère de cet homme qui me fascinait et m'intimidait. J'avais de bonnes occasions, car il me présentait à ses amis, surtout à ceux qui avaient de jolies filles, en insistant sur la fortune que j'aurais après nos négociations. J'ai appris de ces planteurs que c'était le plus grand homme de la région, respecté par les hommes qui redoutaient sa puissance. On le soupçonnait de s'être mêlé à des affaires un peu louches, mais rien n'avait jamais été prouvé, et de toute façon il y avait des choses qu'il valait mieux ne pas savoir. En tout cas j'étais prêt à lui tout pardonner dans le but de m'emparer de son tabac.

Ce que j'appris sur Monsieur Chenelle fit naître une grande curiosité sur les deux Mesdames Chenelle. Le vieil intendant du Club Boston, dont je graissai la patte de temps en temps, m'apprit que la femme qu'il avait épousée en première noces était une femme docile mais sans finesse. Elle avait pourtant apporté au mariage beaucoup de bonne volonté et une dot considérable de terres acquises par sa famille lors des concessions du gouverneur espagnol, et qu'après sa mort pendant une épidémie de fièvre jaune son mari les avait transformées en une mine d'or, ou plutôt en une mine de tabac.

La deuxième femme de Monsieur Chenelle était la petite-fille de ce même gouverneur. Une vraie aristocrate d'une beauté éblouissante, elle avait paraît-il fait sa conquête lors d'un bal à la Nouvelle-Orléans, où elle l'avait enchanté par son charme et son esprit. On appelait cette belle brune la folie de Monsieur Chenelle. On ne sait jamais, selon les commères du village, ces vieux hommes-là perdaient leur raison quand ils rencontraient une belle femme. Les gardiennes de la moralité villageoise cherchaient donc quelque chose de pernicieux, une liaison peut-être. Après tout, raisonnaient-elles, la jeune femme était belle, plus belle qu'elles au moins, ce qui n'était pas difficile à mon avis, et le mari beaucoup plus âgé était riche. Son frère de Mobile lui avait rendu visite un peu trop souvent à leurs goûts, et puisque les deux ne se ressemblaient pas, les mauvaises langues du village s'étaient vite douté de la parenté des deux et avaient fait des conjectures sur la nature de leurs relations. On n'avait pas vu Madame Chenelle à la messe pendant quelques mois avant sa mort, et les commères se demandaient si en fait elle était malade, ou même enceinte, ce qui aurait été un peu bizarre, car son mari avait une cinquantaine d'années et n'avait pas eu d'enfants par la première femme. Ces eunuques féminins s'attendaient qu'elle empoisonnât son mari en se servant de l'oporto qu'il aimait tellement. Mais Céleste les avait déçues, pieuse comme

elle était. Seule sa mort subite les avait fait taire, le jour où elle distribua des provisions aux sœurs du Sacré-Cœur sous une brume épaisse. Ce terrible accident était une vraie tragédie, même pour une belle femme pareille. Les bonnes veuves du village avait comblé le pauvre veuf abattu de tartes à pacanes, de biscuits et de pain, mais il restait inconsolable, et elles restaient seules.

Au cours des beaux jours d'automne je continuai à courtiser Monsieur Chenelle. Pendant deux mois de contacts presque quotidiens il m'apprit tout ce qu'il savait sur le tabac, cet or noir comme il le décrivait. Nous passâmes des moments agréables et il finit par m'adopter un peu. Ses amis finirent par m'accepter, tout en m'appelant toujours « l'Américain » et en me disant que je parlais un français croche. Pourtant, malgré toutes mes stratagèmes je ne fus jamais invité dans sa maison : Apparemment depuis la mort de sa femme il ne recevait plus malgré sa fortune et son caractère expansif et ouvert. Il s'entourait des souvenirs et des portraits de sa femme dont un exécuté par Sully deux mois avant sa mort. Je sentis croître en moi un respect et une sympathie pour ce pauvre homme sans relations qui avait perdu sa femme et qui la pleurait toujours.

Une belle soirée de fin d'automne juste avant la Toussaint, je me dirigeai au petit village de Paulina. J'avais été invité chez Monsieur Rousselle, propriétaire prospère de la paroisse. En face de sa maison se trouvait le coteau où poussait ce beau tabac qui deviendrait mien si je menais bien mon jeu. Sa fille Lucie me souriait chaque fois qu'on se voyait, surtout à la messe, à laquelle j'avais commencé à assister pour les apparences. Je m'étais décidé de l'épouser. Blonde et dodue, elle m'ennuyait moins que les autres petites chipies du village, et la terre de son père touchait à celle de Monsieur Chenelle. J'y arrivai juste avant huit heures. Je descendis de mon boghey, je montai l'escalier, je mis mon plus beau, et j'espérais mon plus sincère, sourire, et je m'inclinai avec charme devant un bouquet de joues roses, une bande de belles filles dont la plupart rougissaient lors de nos conversations et riaient un peu trop fort à chacune de mes plaisanteries pitoyables. L'orchestre commença à jouer. Une heure après, après une valse, un peu essoufflé et fatigué de faire la cour à des filles qui me déplaisaient, je me plaignis d'un mal aux pieds et je sortis sur la galerie prendre un peu d'air. Et j'entrevis le même homme que j'avais aperçu plusieurs fois au bar de l'hôtel. Grand et triste, vêtu de noir, il avait l'air d'attendre quelqu'un. Il se tourna et me vit. Il leva les bras dans un geste de ce qui me semblait la supplication. J'avais l'impression qu'il voulut me parler. Juste au moment où je m'approchai de lui, une des invitées me prit par la main pour les Lanciers, et comme je voulais briller en exécutant cette danse que je maîtrisais parfaitement, j'acceptai. Le quadrille terminé, je regagnai la galerie. L'homme avait disparu, mais je crus discerner sur le coteau une femme qui semblait chercher quelqu'un. Elle avait quelque chose de familier ; c'était sans doute la petite Lucie qui m'y attendait. Je voyais là l'occasion de l'embrasser, si je pouvais la trouver seule. Résolu de l'aller trouver, je me lançai de la galerie au galop, mais arrivé sur le coteau une minute après, je ne pus distinguer aucune forme : le brouillard voilait ma vue. Je n'ai pas même trouvé de traces de pas. J'étais mystifié. Comment avait-elle pu arriver si vite sur le coteau ? Où avait-elle disparu si vite ? La musique flottait toujours dans l'air humide et frais de l'automne et je rentrai pour une mazurka. Je m'étonnai de retrouver la fastidieuse Lucie à la porte. Elle me gronda en me donnant une petite tape d'éventail sur les épaules. « Vous êtes tout mouillé, me dit-elle. » Elle, pourtant, elle était sèche. Se jouait-elle de moi ?

Le lendemain je me dis que j'avais rêvé l'homme suppliant et la femme sur le coteau. Je dois décidément ne plus prendre d'absinthe, me dis-je.

Quelques jours avant Noël, Monsieur Rousselle m'aborda au club. Toute la famille allait faire un voyage dans la paroisse avoisinante de St. Jean Baptiste pour voir les grands feux de joie sur la levée, et Lucie réclama ma compagnie. Evidemment c'était une grosse affaire, comme on disait. On allait voir les feux, manger un gros gombo et passer la nuit dans la maison familiale d'un cousin lointain. Monsieur Rousselle m'expliqua que quelques prêtres maristes venus de France avaient

introduit cette tradition dans leurs paroisses. C'était une grande réussite que les Louisianais avaient incorporée dans leur célébration de Noël, et maintenant tous les ans à partir de la Toussaint les enfants se mettaient en quête de tout ce qui pouvait brûler : des branches d'arbres, surtout des saules, des cannes de bambou et de sucre, des morceaux de troncs d'arbres morts qu'ils déplaçaient en les roulant comme ils pouvaient, même des feuilles sèches. On faisait concurrence pour construire de grandes pyramides qui brûlaient, paraît-il, pendant des jours entiers. Je connaissais les feux du solstice d'été, les feux cérémoniaux pour honorer le soleil. Les Chrétiens avaient adopté ce rite en changeant un peu la date pour coïncider avec de la naissance de St. Jean le 24 juin. Je restai un peu perplexe pourtant par le fait que les Louisianais avaient changé la date par six mois. Mais je ne perdis mon temps à réfléchir, car comme Monsieur Chenelle avait expliqué, dans ce pays de contrastes et de contradictions tout allait à l'encontre du normal : enfin, de ce qui passait pour normal, au moins. Et il faut avouer que j'avais commencé à apprécier la magie que cette région exerçait sur moi. J'avais commencé à me dire que je pouvais être heureux ici, marié à Lucie et établi sur la propriété Rousselle. Puisque je n'aurais plus besoin du tabac de Monsieur Chenelle, il deviendrait un collègue, un ami. Son passé suspecte ne me hantait plus : on avait tous des secrets, et à part une affaire sérieuse, on avait tous fait des choses dont on n'était pas fier.

En effet nous avons passé de bons moments ensemble ; ni les feux, ni le gombo, ni la petite Lucie ne m'a déçu, et je me mis à penser que le voyage en Virginie que je projetais pour le mois de janvier serait mon dernier. Je touchais au bonheur, à la réalisation de tous mes rêves.

Six semaines s'écoulèrent. Noël s'approchait, et malgré le fait que Monsieur Chenelle ne recevait presque plus, je réussis à me faire inviter dans la maison pour célébrer le contrat enfin signé. Je me grisais de mon succès : j'avais atteint mon but. On était en train de charger le steamer de sa précieuse cargaison de tabac périque. Intrigué par la perspective de connaître enfin cette maison, je partis sous une belle soirée hivernale. Mes chevaux me semblaient presque aussi empressés que moi de suivre le chemin familier rendu féerique par le premier givre de la saison. Une fois arrivé, j'attachai le boghey et je montai l'escalier devant la maison. Au moment de sonner je crus voir dans l'ombre de la galerie une forme familière, ou plutôt une présence noire. Mais avant même que je pusse regarder autour de moi une vieille servante vint m'ouvrir et puisqu'il faisait froid je me hâtai d'entrer. Elle m'admit dans le salon sans me dire un mot. J'appris qu'elle était sourde depuis longtemps et n'entendait même pas les colères de son vieux maître. Après m'être fait enlever mon manteau, je me tournai. Le grand escalier était le plus majestueux que j'eusse jamais vu, même lors de mes visites à Monticello et aux habitations de la comté Albemarle.

C'est à ce moment que je la vis.

Deux yeux brillants me souriaient du portrait suspendu au-dessus du palier. La belle brune aux cheveux plats et luisants portait sur la main gauche un gros diamant ; un beau camée était pendu à un ruban écarlate autour de son cou. Un petit chien noir se reposait calmement à ses pieds. La tête me tourna. Je sentis un frisson courir sur ma peau soudain refroidie.

« C'est ma Céleste. » dit Monsieur Chenelle en entrant. « Le jour de ton arrivée c'était le premier anniversaire de sa mort. Un accident terrible, tragique. Elle était partie porter des provisions aux religieuses. Elle portait ce jour-là les vêtements que tu vois là. Coïncidence désolante, tu trouves pas ? Je voulais brûler le portrait, mais j'ai fini par le garder. Je n'ai jamais compris pourquoi une aristocrate comme elle avait adopté un petit chien dégoûtant. Et ce jappement suraigu ! On dirait une roue en manque d'huile ! Enfin, après sa mort je ne l'ai plus vu. Enfin. » Après quelques secondes, il dit en lui-même : « Bon débarras ! » Et il se laissa glisser dans ce pays mystérieux entre le souvenir et la colère. « Elle est belle tout de même. C'est une beauté qui vous hante. »

Et je compris.

Enfin.

Le lendemain, le steamer m'attendait au quai du débarcadère. C'était la veille de Noël ; je serais donc en Virginie pour le réveillon du Nouvel An. Il ne restait qu'à dire au revoir à Monsieur Chenelle et à conclure une autre affaire.

Je quittai l'hôtel et je traversai la rue. J'entrai dans un petit bâtiment quelconque. Après une conversation de cinq minutes, je pris le chemin familier pour la dernière fois. Suite à la nuit blanche que j'avais passée, je sentais monter en moi une sensation entre la nausée et la vertige. J'attribuai ce malaise au climat : la température avait haussé comme une fièvre pendant la nuit et ne suggérait en rien cette saison froide. Au lieu de la neige qui me manquait ici, l'humidité perçante s'était transformée en une brume épaisse qui s'était élevée du fleuve et avait enveloppé tout le village. Je me sentis soudain déséquilibré, je voyais à peine le chemin, mais je n'en avais pas besoin : les bêtes le connaissaient bien.

C'était donc fini.

Une heure plus tard j'arrivai à la maison que j'avais eu si envie de voir mais qui me navrait depuis la veille. Monsieur Chenelle m'attendait sur la galerie, une tasse de café au lait à la main. L'odeur m'écœurait. Souriant, il dit, « Mon ami, j'ai quelque chose pour te dire qui te fera plaisir. Ça fait un peu cadeau du nouvel an. » Il indiqua la porte. J'entrai. Nous passâmes dans le salon. Un grand sourire aux lèvres, il ne pensa même pas prendre le temps de m'inviter à m'asseoir. Il m'annonça avec joie qu'il m'avait nommé testamentaire pour que je jouisse de mon vivant des droits à ce beau tabac. Abasourdi, je restai bouche bée. J'eus un geste de refus. Il me questionna des yeux, s'étant attendu à une réaction un peu plus enthousiaste, à un remerciement. Je ne pus pas le regarder. Cependant les yeux de Madame Chenelle semblaient m'attirer. Malgré moi je lançai un regard vers elle. Il suivit mon regard. Il me regarda longuement en silence, puis il dit : « Ah. » Ce mot faillit me faire perdre ce qui restait de mon équilibre. Il vit mon chagrin et sourit. « Mon ami, » me dit-il avec un clin d'œil, « Les affaires sont les affaires. » Je ne trouvai rien à dire.

Nous nous quittâmes. Je ne l'ai jamais revu : Ce n'est que deux mois après que j'eus la moindre petite pensée de Lucie, et l'année suivante j'envoyai chercher le tabac par mes subordonnés.

Je montai dans le boghey et me mis en marche. Au moment où la maison disparut, je croisai le cheval du shérif qui arrivait. Quelques milles plus loin, comme je passais par le cimetière, j'entendis le jappement d'un chien. Sous un chêne vert un couple se promenait. La femme était coiffée d'un chapeau de paille, l'homme était vêtu de noir, et un chien noir tourmentait une grenouille à leurs pieds. Le grand homme me salua sous la brume, et au moment où je les perdis de vue ils s'embrassaient.

Dans ce numéro :

Céline Alis
Marie-Genette Baillargeon
Anna Burns
Olivier Chatelain
David Cheramie
Christine Ferrell
David Gagnard
Sandrine Joseph
Jaleh Kazemi
Monique Michel
Sylviane Raucy
Françoise Rodary-McHugh
Florence Saint-Jean
Ikanga Tchomba
May Waggoner
Megan Wyatt